

Greffe mortelle

Marc Agapit

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

MARC AGAPIT

GREFFE MORTELLE



ANGOISSE



Editions
"FLEUVE NOIR"

Marc Agapit

Greffe mortelle

Roman

Collection « Angoisse »

N° 43

Éditions Fleuve Noir - 1958

CHAPITRE PREMIER

Aujourd'hui, papa et maman sont rentrés du pays de l'Inde, où ils étaient allés recueillir un héritage : c'est un parent de maman qui est décédé. Ils ont pris l'avion, puis le train.

L'automobile de grand-père les attendait à la gare. Grand-père était à la grille du parc, avec mes frères et ma sœur.

J'ai cinq frères et une sœur : Ernest, qui a vingt et un ans ; Clémence, dix-neuf ans ; Charles, quatorze ans ; Pierre et Jacques, qui ont huit ans et qui sont jumeaux ; enfin Philippe, qui a six ans. Ernest n'y était pas ; je ne sais pas où il est. Moi, j'ai cinq ans et je m'appelle Octave.

L'automobile est arrivée. Papa et maman sont descendus. Ils se sont tous embrassés. Moi, personne ne m'a embrassé. On ne sait pas que je suis là. Il ne faut pas que je me montre ; il ne faut pas qu'on me voie.

Puis, ils se sont mis à table. Ils ont mangé du jambon avec du beurre, du poulet, de la salade et des oranges. Je me suis assis sur une chaise contre le mur, pour les regarder manger. Moi, je n'ai pas mangé ; il ne faut pas que je mange.

Grand-père a donné une gifle à Charles parce qu'il se tenait mal sur sa chaise. Grand-père est méchant. Papa, non. Maman non plus. Papa est petit ; maman est grande. Grand-père est grand et fort, Charles aussi. Clémence est grande et mince ; elle est méchante. Les jumeaux sont maigres et laids. Philippe est tout rond ; il a un gros ventre.

Il y avait aussi à table M. Khan. C'est le nouveau secrétaire de papa ; il l'a ramené de l'Inde. Papa est écrivain. Grand-père est docteur. M. Khan est laid ; il a une figure de squelette. Maman est jolie ; papa non. Ils ont parlé de l'Inde. Puis, ils se sont levés de table.

*

* *

Dans l'après-midi, je suis allé voir ce que faisait maman. Elle était toute seule dans le grand salon. Elle était assise dans un fauteuil ; elle avait les yeux fermés. J'ai entendu des pas dans l'escalier. La porte s'est ouverte. Maman a poussé un cri. C'était M. Khan. Il a dit :

— Je vous ai fait peur ? Je vous demande pardon.

Maman a répondu :

— Excusez-moi. Je suis nerveuse.

M. Khan a dit :

— Ne vous excusez pas. J'ai l'habitude : je fais peur aux gens.

M. Khan est parti. Maman est allée dans sa chambre en pleurant.

*

* *

Ensuite, je suis allé voir ce que faisaient les autres.

M. Khan est dans le bureau de papa ; il écrit. Grand-père est dans son bureau ; il lit. Clémence s'est mise au piano dans le salon. Philippe dort dans son lit. Les jumeaux sont assis dans le hall, sans rien dire. Ils ont le cou long, les bras courts et les jambes torses. Papa dit que ce sont des « monstres ».

Pierrot a dit à Jacquot :

— Allons nous promener dans le parc.

Jacquot a répondu :

— J'ai peur de la Bête.

Pierrot a dit :

— Pendant le jour, elle se cache dans sa cachette. C'est la nuit qu'elle sort.

Ils se sont donné la main et ils sont allés se promener dans le parc, sans rien dire.

*

* *

Ensuite, je suis allé voir ce que faisait Charles. Je l'ai trouvé avec papa dans le grand corridor.

Papa grondait Charles bien fort, parce qu'il avait fait quelque chose de mal. Charles fait *toujours* quelque chose de mal.

Papa est petit et maigre. Charles est très grand pour son âge. Il a une poitrine énorme, des épaules d'athlète, les muscles des bras très gros, un cou de taureau et une grosse tête ; ses mains sont géantes.

Il a dit d'un air canaille :

— Tu veux qu'on joue à la lutte, pa ?

— Écoute ce que je te dis !

Charles a pris papa dans ses bras et il l'a forcé à lutter. Papa est tombé sur le dos. Charles s'est couché sur lui. Il lui a serré les bras le long du corps avec ses genoux, puis il a attrapé sa gorge avec ses grosses mains, et il a serré. La figure de papa est devenue violette. Papa a crié :

— Au secours ! Tu m'étouffes !

On l'entendait à peine crier.

Charles a dit :

— Demande « grâce ».

Papa a dit :

— Grâce !

Charles a lâché la gorge de papa, et il l'a aidé à se relever.

Papa a dit :

— Cet enfant est plus fort que moi. C'est... inimaginable !

Charles a dit :

— T'en fais pas, vieux ! Je t'aime bien, tu sais ?

Il lui a frappé sur l'épaule en riant, d'un air protecteur, et il est parti en sifflant.

Puis il est allé dans sa chambre. Je l'ai suivi, pour voir ce qu'il allait faire. Il a enlevé sa veste et sa chemise, et il s'est regardé dans la glace. Il a fait jouer ses muscles des bras et a dit :

— Je suis un type fortiche, moi, y a pas à dire ! Je sais pas ce que j'ai fait pour avoir un paternel pareil, un gringalet qui tient pas debout.

Puis il a pris une chaise ; il a mis le barreau dans ses dents et il a tenu la chaise en l'air longtemps, avec ses dents. Ensuite, il s'est baissé sous sa grande table et il l'a soulevée en l'air avec ses bras tendus, sans rien faire tomber de dessus la table, et il s'est promené comme ça à travers la chambre.

Puis il a bâillé, a remis sa chemise et sa veste. Il s'est regardé dans la glace de l'armoire, a parlé à son portrait dans la glace. Il a dit :

— Deux mois de vacances à rien foutre, mon vieux ! Cette année, pas de mer, pas de montagne. Nous restons à la maison, rapport au deuil de maman. Quelle barbe ! Quoi faire pour rigoler ? Oh ! une idée !

Il est sorti en courant et il est monté au grenier. Je l'ai suivi. Il a pris dans une malle un vieux manteau poilu. Il a enfilé les manches du manteau avec les poils en dehors, a attaché les pans du manteau autour de ses jambes avec des ficelles. Puis il a pris dans une caisse de vieux jouets un masque horrible en carton et il l'a appliqué sur sa figure avec l'élastique qui passe derrière la tête. On dirait une Bête. J'ai eu peur.

Puis il s'est regardé dans la glace de la vieille armoire et a dit à son portrait :

— Mon pauvre vieux, on m'a fait une de ces greffes, une de ces greffes ! Un savant fou a greffé ma cervelle dans un corps de singe !

Il a descendu l'escalier en courant. Je l'ai suivi. Il est allé dans le parc et s'est caché derrière un arbre. Les jumeaux sont arrivés en se tenant par la main, sans rien dire.

Charles a gonflé sa grande poitrine et il a poussé un hurlement qui a fait vibrer les arbres du parc. Les jumeaux ont tremblé. Moi aussi, j'ai tremblé.

Puis Charles est sorti de sa cachette et il a bondi sur les jumeaux. Il les a renversés par terre, s'est couché sur eux. Il les a attrapés par le cou, un cou dans chaque main. Puis il a cogné leurs têtes l'une contre l'autre, jusqu'à ce qu'il soit fatigué. Ça faisait : toc, toc.

Puis il s'est relevé et les jumeaux se sont enfuis en courant. À ce moment, le masque de Charles s'est détaché. Pierrot s'est retourné et a dit :

— C'est Charles ! Allons le dire à Clémence.

Charles a crié :

— Si vous le dites à Clémence, je vous étranglerai tous les deux.

Ils ont couru vers le château.

Charles a parlé tout seul. Il a dit :

— Mon vieux, Clémence te punira tôt ou tard. Il vaut mieux que tu sois châtié tout de suite. Ensuite, tu n'y penseras plus.

Il est allé cacher son masque et son habit de singe dans la grotte au fond du parc, sous une grosse pierre. Puis il est allé au salon. Clémence n'y était pas. Le piano y était. Elle rafraîchissait les bosses des jumeaux avec de l'huile. Puis elle leur a bandé le front avec un linge et elle leur a donné à chacun une assiette de confiture.

Clémence a vu Charles. Elle a crié :

— Monstre !

Puis elle a dit :

— Tu iras dans une maison de redressement.

Charles s'est mis à trembler. Il a baissé la tête et a dit :

— Non, pas ça ! Non, pas ça !... Frappe-moi plutôt.

Elle a crié :

— Je n'ai pas besoin de ta permission ! Mets les mains derrière le dos.

Charles a mis les mains derrière le dos. Clémence lui a envoyé une grande gifle. Charles a levé la tête. Il a dit :

— Encore !

Elle lui a envoyé un tas de gifles. Je n'ai pas pu les compter. La tête de Charles n'a pas bougé en recevant les gifles. Il a regardé Clémence fixement et a dit :

— Encore ! Plus fort !

Clémence l'a giflé pendant longtemps, de toutes ses forces. Charles n'a pas bougé. Il a la figure toute rouge.

Clémence a dit :

— Vous croyez qu'il va pleurer ?

Charles a dit :

— Pleurer ? C'est bon pour les femmes.

Clémence s'est mise en colère. Elle l'a giflé pendant très longtemps encore, à grands coups de bras. La tête de Charles n'a pas bougé.

Clémence a mal aux mains ; elle les frotte. Charles a souri en montrant les dents.

Clémence a dit :

— Va te mettre au lit. Mets la clef de ta chambre dans la serrure, en dehors. Tu n'auras rien à manger jusqu'à demain.

Charles est monté ; il s'est couché. Dans le lit, il a dit :

— J'étranglerai les jumeaux. J'étranglerai Clémence.

Il a poussé un grand hurlement qui a fait trembler les murs de la chambre.

Puis il s'est endormi.

CHAPITRE II

À huit heures, tout le monde a mangé dans la salle à manger. Charles n'y était pas. Clémence a dit que Charles avait été méchant.

Après le dessert, maman s'est levée. Je l'ai suivie, pour voir où elle allait.

Elle est allée dans la cuisine. Elle a ouvert l'armoire, a mis sur un plateau une assiette de confiture, un morceau de pain, une barre de chocolat, et une carafe d'eau. Elle est montée et a réveillé Charles pour qu'il mange.

Elle l'a regardé doucement. Elle a dit :

— Pauvre petit, pauvre petit, en lui caressant la figure.

Charles a pris la main de maman et il l'a embrassée.

Puis il a pleuré en sanglotant contre maman. Maman a pleuré un peu. Puis elle est partie.

Charles a tiré son bras gauche avec la main droite, et il a mordu son gros muscle du bras, en serrant bien fort. J'ai cru qu'il voulait le manger. Il a lâché le bras ; il avait les dents rouges. Il a dit :

— Voilà pour te punir d'avoir pleuré, mon vieux !

Puis il s'est levé, a lavé sa bouche et son bras au robinet du lavabo.

Après ça, il a mangé la confiture et le chocolat avec le pain. Il a vidé la carafe d'eau dans le lavabo. Il a dit :

— J'ai soif.

Puis il a ouvert la fenêtre et il a regardé par la fenêtre. Il est resté là longtemps.

Je me suis ennuyé, et je suis allé me promener dans les couloirs du château. Je me suis amusé à me rendre visible. Je suis devenu tout blanc. Personne ne m'a vu.

*

* *

Au milieu de la nuit, je suis allé voir si Charles était toujours à sa fenêtre. Il y était. Il a dit à voix basse :

— Tout le monde dort. C'est le moment. Je vais descendre à la cave. Je veux boire du vin ; je me soûlerai à mort.

Il a voulu ouvrir sa porte, mais elle était fermée à clef. Alors il a

pris une corde dans son placard, l'a attachée au balcon en dehors, a enjambé la fenêtre et s'est laissé glisser dans le vide. Il est en pyjama et en pantoufles. Moi aussi, je suis descendu par la corde.

Charles a fait le tour du château et a pénétré à l'intérieur par un soupirail où il manque une vitre.

Il est entré dans la première cave, où il y a le chauffage central. La porte de la deuxième cave, où sont les bouteilles, était fermée avec un gros cadenas. Charles a dit :

— C'est Clémence qui a fait ça. La salope ! Je l'étranglerai !

Il est sorti et il est allé dans le jardin, derrière le château. Il est entré dans le poulailler ; il a pris une poule sur le perchoir, lui a mordu le cou et a sucé le sang. Puis il est allé enterrer la poule au pied d'un arbre, avec une bêche.

Il est allé se laver la bouche à la fontaine du mur. L'eau du robinet a fait du bruit. Une femme est sortie par la porte de l'office. C'est Rose, la femme de chambre. Elle a dit :

— Qui est là ?... C'est vous, monsieur Charles ? En voilà des façons d'être dehors à cette heure-ci !

Il a répondu :

— Vous y êtes bien, vous !

Puis il a dit :

— Vous êtes bien roulée, vous, vous savez !

Il l'a prise dans ses bras et l'a embrassée. Puis il l'a couchée par terre, et je ne sais pas ce qu'il lui a fait. Après, ils se sont relevés.

Elle a dit :

— Ça promet, pour un gamin de quatorze ans !

Il a dit :

— Je ne suis pas un gamin. Je suis un homme !

Il lui a dit qu'il voulait boire du vin. Elle l'a fait entrer dans l'office. Elle lui a donné une bouteille, a enlevé le bouchon. Il a bu au goulot. Il a bu toute la bouteille. Il a dit :

— Encore.

— Non, non, c'est assez.

— Si, si, j'en veux une autre. Je l'emporterai dans ma chambre.

Elle lui en a donné une autre. Il a dit :

— Montez avec moi, vous fermerez ma porte à clef. Clémence m'a enfermé. Ça m'évitera de monter par ma corde.

Ils sont montés sans faire de bruit. Il l'a encore embrassée. Il a ouvert la porte, est entré. Elle a fermé dehors avec la clef.

*

* *

Après ça, j'ai entendu marcher dans l'autre couloir. Je suis allé voir

qui marchait. J'ai vu M. Khan qui passait devant la porte de la chambre de maman.

Il a gratté à la porte.

Maman a poussé un grand cri et M. Khan est parti.

Papa, qui couche dans une chambre à côté de celle de maman, est venu voir pourquoi elle avait crié. Il a frappé à la porte de maman. Maman n'a pas répondu. Il a voulu ouvrir, mais il n'a pas pu entrer, parce que la porte était fermée à clef. Il a frappé à la porte.

Maman a crié :

— Qui est là ?

— C'est moi, Paul. C'est toi qui as crié ?

— Oui. Je rêvais. J'ai cru qu'on grattait à la porte.

— Ce n'est pas Alfred qui a crié ?

— Non, non.

— Qu'est-ce qu'il fait, Alfred ?

— Il dort.

— Je veux le voir.

— Non. Il est caché. Personne ne le verra.

— Pourquoi ?

— J'ai peur que la Bête le prenne.

— Tu es folle !

— Va-t'en !

— Enfin, c'est inouï qu'un père ne puisse jamais voir son enfant, mon petit Alfred, le dernier de tous. Où l'as-tu caché ?

— C'est un secret.

— Il n'est pas mort, au moins ?

Maman a attendu un long moment avant de répondre. Puis elle a dit :

— Si, il est mort, depuis longtemps.

— Pourtant, quelquefois, je t'ai entendu lui parler, dans ta chambre.

— Je parlais toute seule.

— Je t'ai vu lui porter à manger dans ta chambre.

— C'était pour moi.

— Anna, ouvre-moi, je t'en supplie.

— Non, non, va-t'en.

Papa est sorti, en courbant le dos.

Après ça, j'ai entendu au-dehors un grand hurlement qui a fait trembler les murs du château. J'ai eu peur.

*

* *

Je suis passé à travers la porte et je suis entré dans la chambre. La

veilleuse électrique éclaire la chambre. Maman dort ; elle a les yeux fermés. Elle a gémi en dormant.

Je me suis allongé sur le lit, à côté de maman. Mais je n'ai pas dormi ; il ne faut pas que je dorme.

L'horloge de la cheminée a fait tic-tac toute la nuit. Il me tarde d'être à demain pour voir ce qui va se passer.

CHAPITRE III

Aujourd'hui, Ernest est revenu. Il a envoyé un télégramme. Il était en prison ; il avait volé de l'argent dans une villa, parce que grand-père ne voulait pas lui en donner. Grand-père voulait qu'il travaille, mais Ernest ne voulait pas travailler, parce que grand-père est riche : il attend l'héritage.

Maman avait dit qu'elle irait chercher Ernest à la prison de la ville. Grand-père n'a pas voulu. Il a dit que personne ne devait sortir du château. Il a envoyé François, le valet de chambre, à la grille du parc pour guetter. Et il a réuni tout le monde dans le grand salon. Papa, maman, Clémence, Charles, Jacques et Pierre, Philippe, ainsi que tous les domestiques : Auguste le maître d'hôtel, Rose la femme de chambre, Mélanie la cuisinière, Joseph le jardinier, qui est en même temps concierge et loge dans le pavillon du parc, près de la grille, Henri le chauffeur, Mathilde la bonne à tout faire, et enfin M^{me} Berthe, la gouvernante, qui est en même temps infirmière-accoucheuse.

François est arrivé. Il a dit :

— M. Ernest s'avance sur la route, Monsieur.

Grand-père a fait mettre tout le monde derrière son dos. La porte du salon était grande ouverte. Personne ne parlait. On a attendu un moment. Puis on a entendu un pas.

Ernest est apparu sur le seuil. Il est grand et fort, mais il a la taille mince et la tête menue ; ses mains sont petites.

Grand-père a étendu les bras pour protéger la famille. Il a crié :

— Voleur ! Cambrioleur !

Ernest a reculé d'un pas. Il est devenu tout blanc.

— Grand-père !... Je ne recommencerai plus. Ç'a été une folie. J'ai pris de grandes résolutions. Je travaillerai. Je te le jure !

Grand-père a dit :

— Va-t'en !

Ernest a serré les dents. Il a dit :

— Prends garde ! Tu me renvoies à la rue, aux mauvaises fréquentations, sans métier, sans argent, avec cette étiquette de « voleur » collée sur mon front comme une enseigne. Je tomberai de plus en plus bas. Je n'avais jusqu'ici commis qu'un péché de jeunesse.

Tu me consacres bandit professionnel.

Grand-père a crié :

— Va-t'en ou je te chasse à coups de bottes. Qu'on ne te revoie jamais, jamais plus !

Ernest s'est mis en colère. Sa figure s'est tordue, il a pleuré de rage. Il a dit :

— Oh ! mais, je vais devenir un criminel, moi ! Je vais me transformer en Bête féroce ! Je vous étranglerai tous !

Les yeux lui sortaient de la tête. Grand-père a fait un pas vers lui. Ernest est sorti en courant.

Charles a couru après lui. Il a crié :

— Voleur ! Assassin !

Il a dit ça pour faire plaisir à grand-père.

Il a lancé une pierre à Ernest.

Maman s'est évanouie.

*

* *

On a emporté maman dans sa chambre. On l'a couchée sur son lit. M^{me} Berthe lui a fait respirer du vinaigre. Maman a ouvert les yeux, M^{me} Berthe est partie. Papa est resté seul avec maman. Elle a dit :

— Tu aurais dû le défendre. À quarante ans passés, tu es une chiffre entre les mains de ton père.

Papa a répondu :

— Tu oublies que nous sommes chez lui. Il peut nous mettre à la porte.

— Allons-nous-en. Tu trouveras un emploi de bureau. Tu auras au moins un métier qui rapporte, au lieu d'écrire des ouvrages de philosophie que personne ne lit. Et ce n'est même pas toi qui les écris, c'est ton secrétaire.

Papa est devenu tout rouge. Il a dit :

— Tu exagères !

— Alors, qu'est-ce que tu en dis ?

— De quoi ?

— De prendre un métier ?

— Tu n'y penses pas !... À mon âge !... Avec tous ces enfants !...

— Nous sommes des parasites.

— Bah ! Papa est riche.

— Nous sommes des esclaves, des pantins entre les mains de ton père.

— Nous sommes bien nourris, bien logés. Que veux-tu de plus ?

Maman a dit :

— Je veux la liberté. Non, je me trompe : la fierté.

Papa a baissé la tête, et il est resté sans rien dire.

Maman a dit :

— Je te plains !

Puis elle a ordonné à papa de sortir. Papa s'en est allé en courbant le dos.

Puis maman a pleuré toute seule, parce qu'elle avait grondé papa.

*

* *

En sortant de la chambre, papa a vu Charles qui écoutait à la porte. Il a dit :

— Qu'est-ce que tu fiches là, toi ?

Au lieu de répondre, Charles a pris papa dans ses bras, et il l'a serré très fort. Puis il a sucé la joue de papa avec sa bouche. Il a la bouche pleine de la joue de papa. Ensuite, il a lâché papa.

Il a dit :

— Pauvre type, va !

Papa a dit :

— Non, mais !

Charles a frotté la tête de papa avec sa main, puis il est parti en riant. Il a parlé tout seul. Il a dit :

— Des fois, il me semble que c'est moi le papa !

*

* *

Puis Charles est monté au deuxième étage. Je l'ai suivi pour voir où il allait.

Il a enlevé ses souliers, a monté l'escalier sans faire de bruit. Il est entré dans la chambre de Mélanie la cuisinière. Il a ouvert sa malle, a pris au fond de la malle des pièces rondes ; il les a mises dans sa poche.

Puis il est descendu. Il a remis ses souliers, est allé au fond du parc, où il y a un grand puits, près de la grotte. Il s'est penché sur le puits, a regardé si personne ne le voyait. Avec sa main, il a retiré une pierre à l'intérieur du puits. Il a retiré du trou une boîte en fer ; il l'a ouverte, puis il a compté ses pièces rondes. Il les a remises dans la boîte avec les pièces de Mélanie, a remis la boîte dans la cachette et a replacé la pierre. Il a parlé tout seul. Il a dit qu'il commençait à avoir un joli « magot ».

Puis il a dit :

— Et allez donc ! Ça ne fait de mal à personne ! Pas à moi, en tout cas.

*

* *

Pendant la nuit, M. Khan a gratté à la porte de maman. Maman a crié. Papa est arrivé. Il a essayé d'ouvrir. Il n'a pas pu. Il a dit à maman qu'il voulait voir Alfred. Maman n'a pas voulu. Papa est parti en courbant le dos.

CHAPITRE IV

Ce matin, Clémence a mis sa grande robe noire et elle est allée se promener à cheval dans la campagne.

Pendant qu'elle était dehors, M. Thierry Cueille est arrivé devant la grille. Le jardinier lui a dit que Clémence était sortie. M. Cueille est « l'amoureux » de Clémence. Il l'a attendue dans la grande cour du château.

Il s'est approché du jardinier et lui a demandé :

— Qu'est-ce que vous faites là, Joseph ?

Joseph a enlevé sa casquette et a répondu :

— Je fais une greffe, Monsieur ; une greffe de rosier, Monsieur.

— Ah ! faites-moi voir comment vous procédez. Naturellement, je n'ignore rien des greffes en théorie, mais je n'en ai jamais vu effectuer en pratique. Il y a comme cela des quantités de choses qu'on sait par les livres, c'est-à-dire mal. Rien ne vaut l'expérience directe.

— Eh bien, je pratique dans cet églantier ou rosier sauvage, que j'ai cultivé dans ce but, un églantier âgé de deux ans et dont je n'ai conservé qu'une branche, une fente en croix ou plutôt en T dans l'écorce, à l'aide de ce petit instrument tranchant approprié. C'est tout un art, car il ne faut pas entailler le bois en dessous. Maintenant, j'ai ici, dans cette petite boîte, un « œil », c'est-à-dire un bourgeon à feuilles prélevé sur ce beau rosier jaune et rouge que vous voyez là-bas dans la plate-bande et qui a déjà fleuri, mais qui est encore en pleine sève. C'est une de mes créations : il est enregistré sous mon nom. C'est le rosier Joseph-Cire, et personne ne peut le reproduire sans mon autorisation. Il a obtenu un prix au dernier concours fleuriste.

Joseph s'est arrêté de parler un moment, pour permettre à M. Cueille de dire quelque chose. M. Cueille a dit :

— Je vous félicite.

— Monsieur est trop bon. Maintenant, regardez bien. Avec mon outil, je soulève délicatement l'écorce à l'endroit incisé, j'insère sous l'écorce l'œil de mon beau rosier. C'est tout un art de choisir cet œil et de le tailler comme il faut. Voilà, c'est fait ; l'écorce se remet en place, emprisonnant la base de l'œil. J'applique un peu de mastic spécial sur la plaie, et je ligature le tout au moyen d'un fil de raphia. Ça s'appelle la greffe en « écusson ». Je n'ai plus qu'à attendre que le greffon se

développe et donne un nouveau rosier identique à ma création. Il me faudra cependant veiller à supprimer inexorablement avec mon sécateur toutes les pousses adventives qui pourraient surgir à la base de l'églantier, et qui auraient tôt fait de soustraire à leur profit toute la sève de l'arbuste, faute de quoi le greffon mourrait et l'églantier redeviendrait... un rosier sauvage.

— Je vois. Et qu'arriverait-il, si vous greffiez un œil d'églantier sauvage sur votre beau rosier cultivé ?

Joseph, en entendant ces mots, a fait un saut en arrière. Son visage est devenu pâle. Ses yeux se sont agrandis. Il a répondu en tremblant :

— Mais, Mon... Monsieur... c'est une chose im... impensable. Ce serait m... *monstrueux* !

— Excusez-moi. C'était pour plaisanter.

Il lui a donné une claque sur l'épaule en riant. Joseph a fermé la bouche, et il n'a plus prononcé une seule parole. M. Cueille non plus.

*

* *

Ensuite, Clémence est arrivée. Elle est descendue de cheval dans la cour. Un domestique a pris le cheval et l'a emmené à l'écurie. Clémence tient sa cravache à la main. M. Cueille est allé vers elle. Il a ôté son chapeau. J'ai écouté, pour savoir ce qu'ils allaient dire.

— Alors, mademoiselle ?

— Il a dit « Non ».

— Pourquoi ?

— Il ne me l'a pas dit. Demandez-le-lui.

— Alors, parce que votre grand-père a dit « non »... Mais vous, Clémence, si vous m'aimiez...

— Je vous aimais assez pour vous épouser. Mais le veto de grand-père est d'un poids très lourd dans la balance.

— Et vous ne lui avez même pas demandé pourquoi il me refusait ?

— Non.

— Vous ne m'aimez pas !

— Allez trouver grand-père.

M. Cueille a salué Clémence. Le valet de chambre l'a conduit dans le bureau de grand-père. J'y suis allé aussi, pour savoir ce qu'ils allaient dire.

*

* *

— Puis-je savoir, Monsieur, pour quelle raison vous me refusez la main de M^{lle} Clémence ?

— Qu'avez-vous fait le 12 juin 19... ?

— Le 12 juin 19... ? Que voulez-vous dire ? J'avais... seize ans à cette époque. J'en ai trente. Comment voulez-vous que je me souvienne de ce que j'ai fait précisément ce jour-là ? À moins que... oh !...

— La mémoire vous revient.

— Vous avez pris des renseignements ? C'est une agence qui vous a dit ça ? On a fouillé ma vie... on est remonté jusqu'à...

— Oui. Qu'avez-vous fait le 12 juin de cette année-là ?

M. Cueille a baissé la tête.

— Ce jour-là, j'ai dérobé cent francs dans la caisse de mon patron. J'étais jeune. J'aimais une midinette. C'était pour lui payer un ruban ou je ne sais quoi. C'est ça ?

— Oui.

— Vous me prenez pour un voleur ?

Grand-père n'a pas répondu. M. Cueille est devenu tout rouge. Ses yeux étaient brillants. Il a dit :

— C'est la seule faute de ma vie. J'ai racheté cette peccadille de jeunesse par des années de labeur, d'intégrité. J'ai travaillé, travaillé... Je me suis fait une situation honorable. Et pourquoi me serrez-vous la main quand vous me voyez ?

— Je vous serre la main parce que je vous estime. Vous avez largement racheté votre erreur de jeunesse. Vous êtes le plus honnête homme que je connaisse. Mais...

— Mais quoi ?

— Il y a vos... « chromosomes ». Vous avez oublié. Eux, non.

— Mes... ! Vous avez peur de l'hérédité ? Vous avez peur que mes enfants ne soient des voleurs ?

— Oui. Votre faute a tracé dans votre corps, sinon dans votre âme, un sillon profond, plus tenace que la mémoire. Elle est là, votre faute, tapie quelque part en vous, enfermée comme une graine, cachée, attendant de renaître.

Grand-père s'est levé. Il est allé prendre sur un rayon de sa bibliothèque un livre qu'il a ouvert. Il a dit :

— Écoutez cette phrase, écrite par Guyau dans la préface de son livre intitulé : « Éducation et Hérédité » : « La famille Yuke eut pour ancêtre un ivrogne. Cette famille produisit en soixante-quinze ans deux cents voleurs et assassins, deux cent quatre-vingt-huit infirmes et quatre cent quatre-vingt-dix prostituées. » Fin de la citation. Que dites-vous de cela ? N'est-ce pas effrayant et... probant ?

M. Cueille est resté longtemps sans répondre. Puis il a dit :

— Et vous, qui croyez-vous être ?

Grand-père a pris l'air méchant. Il a dit :

— Ne changeons pas la conversation.

Puis il s'est levé et a dit d'un ton solennel :

— Je suis le docteur Albert Ade, docteur en médecine, soixante ans, propriétaire du château et des domaines. Levez les yeux. Vous voyez accrochés aux murs de ce bureau les portraits de mes ancêtres. Je ne vous infligerai pas la biographie de chacun d'eux, il y faudrait un volume. Je vous dirai seulement que tous les hommes que vous voyez là se sont distingués par deux vertus primordiales : l'honneur et la probité. Ils ont exercé divers métiers. Il y a eu parmi eux des magistrats, des savants, des généraux, des écrivains, des banquiers même, et tous ont été des gens d'une honnêteté scrupuleuse. Quelques-uns d'entre eux ont été de véritables bienfaiteurs de l'humanité, et tous ont accompli, au moins une fois dans leur vie, un acte de sublime vertu qui les a hissés au rang des saints. Et moi, rejeton modeste d'une lignée si glorieuse, héritier d'une fortune considérable qui me permettait de vivre dans les loisirs, j'ai travaillé toute ma vie. Je suis devenu, comme je vous le disais, le docteur Ade. Malgré mon âge, je soigne encore des malades dans les environs. Je traite les pauvres gratuitement. Et la nuit, même fatigué, je me lève quand on m'appelle, pour courir au chevet d'un être souffrant... J'ai eu un fils, Paul Ade, qui a hérité de ses ascendants, sinon le génie, du moins la droiture. Sa femme lui a donné toute une marmaille non dénuée de défauts, certes ; mais tout ce petit monde a grandi, sous ma férule, un peu rude, comme une plante saine et... honnête. Un seul, l'aîné, a commis une... indécatesse. Je l'ai chassé. Le fruit pourri a été détaché de l'arbre familial. Dernier effet, sans doute, d'une hérédité lointaine... Cet exemple prouve à quel point il faut être attentif dans le choix d'un gendre. Qu'avez-vous à répondre à cela ?

M. Cueille s'est levé. Il a approché sa figure de celle de grand-père et a dit :

— Savez-vous que je peux vous changer si je veux, vous, le saint, en bête féroce ? J'en ai les moyens.

Il s'est penché encore plus et il a dit :

— Savez-vous ce que c'est qu'une greffe « à l'envers » ?

Grand-père s'est mis en colère.

— Allons, vous divaguez !

Il a marché vers la porte. Il l'a ouverte.

M. Cueille a dit :

— Ce n'est pas fini. Je reviendrai.

Il avait l'air menaçant.

Grand-père a refermé la porte. Il a haussé les épaules.

M. Cueille a rejoint Clémence. Je n'ai pas entendu ce qu'il lui disait, parce que j'ai regardé Charles habillé en singe qui avait renversé le petit Philippe sous un arbre, et il lui a mordu le cou en disant :

— Je suis un « vampire ».

Le sang a coulé. Charles l'a léché. Puis il s'est relevé. Philippe est parti en disant qu'il allait le dire à Clémence. Charles a dit :

— Je t'étranglerai.

De loin, j'ai vu Clémence qui discutait avec M. Cueille en criant. Clémence a levé sa baguette pour frapper M. Cueille. Il est parti en courant. Elle ne l'a pas frappé.

Philippe s'est jeté contre la robe de Clémence. Il a pleuré en faisant voir son cou tout rouge. Clémence l'a emmené avec elle. Charles les a suivis.

Clémence a soigné le cou de Philippe dans la cuisine : elle lui a appliqué de la pommade et elle a entouré son cou d'un linge. Elle a vu Charles. Elle a crié :

— Cette fois-ci, tu n'y couperas pas : l'école de redressement. Je vais avertir tout de suite grand-père.

Charles a dit :

— Non, non, non ; fouette-moi plutôt.

Il a enlevé sa veste et sa chemise et il s'est mis à genoux devant une chaise. Clémence est allée chercher le martinet et elle a donné à Charles de grands coups sur le dos, avec le martinet.

Charles a dit :

— Encore, encore. Plus fort.

Clémence a frappé longtemps. Charles ne bougeait pas.

Il a le dos rouge. Clémence a dit :

— Vous croyez qu'il criera ?

— Non, je ne crierai pas. Rien à faire.

Clémence a frappé encore plus fort, pendant longtemps. J'ai vu que Charles avait les dents serrées. Puis Clémence s'est fatiguée. Elle a dit :

— Ah ! tu crieras !

Elle lui a donné, avec le manche en bois, un coup derrière l'oreille. Charles a poussé un grand cri.

Il s'est levé d'un bond et il a marché sur Clémence les poings serrés. Elle a reculé.

Puis Charles est parti en courant. Je l'ai suivi. Il a parlé tout seul. Il a dit :

— Je l'étranglerai. Je les étranglerai tous.

Il a l'air méchant. Il m'a fait peur.

Il est allé dans le parc. Il a pris son grand canif dans la poche de son pantalon et il s'est donné des coups de canif dans les côtes en disant :

— Voilà pour avoir crié !

Puis il a gonflé sa poitrine, et il a hurlé très fort, longtemps, comme une bête. Le sang coule ; ses côtes sont rouges.

*

* *

M. Cueille est revenu à la tombée de la nuit. Il avait à la main une petite mallette. Le valet de chambre l'a introduit dans le bureau de grand-père. Je l'ai vu de loin.

J'ai couru, et, quand je suis arrivé, M. Cueille faisait voir à grand-père quelque chose qui était dans la mallette.

Grand-père a crié :

— Non, pas ça ! Non, pas ça ! Vous n'allez pas me faire ça ! C'est monstrueux ! Ce n'est pas possible ! C'est un cauchemar !

Grand-père semble paralysé par l'horreur. M. Cueille est penché vers lui.

*

* *

À ce moment, j'ai entendu sonner à la grille du parc. J'ai couru pour voir qui sonnait. C'était un mendiant. Le jardinier, qui loge dans le pavillon près de l'entrée, lui a donné un morceau de pain et du fromage. Puis il est rentré dans sa loge et il s'est mis à table avec sa femme et sa fille. Ils ont mangé de la soupe, du poisson, de la salade et du fromage. Après ça, je suis revenu au bureau de grand-père, pour voir ce que faisait M. Cueille. Quand je suis arrivé au bureau, j'ai vu que M. Cueille n'était plus là. Grand-père était seul. Il poussait des cris formidables. Il criait :

— Au secours ! Au secours ! On m'a fait une greffe, une greffe !

Il avait des yeux grands qui m'ont fait peur. Ses bras se sont agités en l'air. Puis il est tombé, s'est écroulé sur le tapis comme une montagne.

À ce moment, François, le valet de chambre, a ouvert la porte. Il a vu grand-père par terre. Il a couru dans le couloir et a crié :

— Un malheur est arrivé. À l'aide ! À l'aide !

*

* *

Je crois que M. Cueille a greffé à grand-père un œil de rosier sauvage.

CHAPITRE V

On dit que grand-père a eu une « attaque ». Il est paralysé. Le médecin de la ville l'a soigné. Grand-père est resté couché pendant longtemps, puis il s'est levé.

Maintenant, il marche courbé en deux, en s'appuyant sur deux cannes. Il fait : toc, toc, en marchant, avec les cannes. Quelquefois, il tombe par terre et on le ramasse. Il ne parle pas.

Charles dit que grand-père a l'air « idiot ». Un jour, il lui a enlevé une canne avec son pied pour le faire tomber. Grand-père est tombé, mais il n'est pas allé le dire à Clémence. Charles se moque de lui, et lui aussi il marche courbé, avec deux cannes, derrière lui.

Et hier, il lui a donné une gifle et il lui a dit que c'était pour se venger de toutes les gifles que grand-père lui avait données avant d'être malade. Et puis il lui a envoyé d'autres gifles. Grand-père est tombé par terre, et Charles lui a encore donné des gifles. Puis il a mis ses mains autour de sa gorge. Je croyais qu'il allait l'étrangler. Mais il s'est relevé en disant :

— Je te fais grâce pour le moment.

Il est parti sans l'étrangler.

*

* *

Aujourd'hui, M. Khan était dans le salon avec maman. Je me suis approché pour écouter ce qu'ils disaient. Maman a dit :

— Avez-vous le don d'« ubiquité » ?... Comment se fait-il que je vous voie partout à la fois ? Dans le parc derrière un arbre, dans le château au détour d'un couloir, et même dans ma chambre au pied de mon lit ?

M. Khan a répondu :

— C'est parce que vous me détestez. La haine ressemble à l'amour. Moi aussi, je vous vois partout, parce que je vous aime.

Maman a poussé un éclat de rire comme un cri. Puis elle a dit :

— N'avez-vous pas étudié les sciences « occultes » dans l'Inde ? N'écrivez-vous pas présentement avec mon mari un ouvrage sur la « magie » ?

— Mes connaissances en ce domaine sont purement théoriques. Je ne suis pas sorcier. Je suis un homme comme les autres.

— Ce n'est donc pas vous qui me procurez ces visions intentionnellement ?

— Non, madame. C'est votre imagination.

— Le résultat est le même. La nuit, j'entends des hurlements. Est-ce vous qui hurlez pour me faire peur ? Parfois, on gratte à ma porte. Est-ce vous qui grattez pour entrer ?

M. Khan a secoué la tête, et il est parti sans rien dire. Je l'ai suivi pour voir où il allait.

Il est allé voir papa dans son bureau et il lui a dit qu'il allait repartir en Inde tout de suite parce qu'il avait là-bas une affaire urgente.

Papa ne veut pas qu'il parte. Mais M. Khan a dit qu'il allait faire sa valise. Il est monté dans sa chambre, s'est habillé, puis est redescendu avec sa valise. Il porte un grand manteau sans manches sur les épaules.

Papa a dit qu'il allait faire préparer l'automobile pour le conduire à la gare. M. Khan est entré dans le salon.

Il a dit à maman :

— Je m'en vais. Vous serez débarrassée de mon odieuse présence. Avant de partir, je voudrais vous demander une faveur, ou plutôt... une aumône. Dites-moi : « Je vous aime. »

Maman s'est écriée :

— Mais je ne vous aime pas !

— Vous ne comprenez pas ? Je vous demande de prononcer une parole vide de sens, afin de créer une illusion dont je pourrai me repaître là-bas dans ma solitude éternelle. Regardez mon visage. Jamais aucune femme ne m'a aimé, ne m'aimera. Je veux entendre, dits par votre voix, ces mots « Je vous aime », qui suivront mon navire, portés par les ailes du vent, comme des oiseaux. C'est un paradis que j'emporterai avec moi. Ayez pitié, madame !

Maman a fait un grand effort. Elle a dit :

— Je... vous...

Puis elle a crié :

— Non, je ne peux pas ! Je ne peux pas !...

Elle a sangloté.

— Adieu, madame !

Il est parti à grands pas avec sa valise. Son manteau est tombé par terre. Il ne l'a pas ramassé.

Il est monté dans l'automobile, avec Henri, notre chauffeur. Il n'a pas voulu que papa l'accompagne.

Puis maman est allée se coucher : elle a dit qu'elle était malade. Papa est resté dans le salon. Il a ordonné au maître d'hôtel d'apporter

le guéridon à trois pieds au milieu de la salle. Puis il lui a dit de s'asseoir en face de lui.

Ils ont mis tous les deux les mains sur la table.

Papa a dit :

— Esprit, es-tu là ?

La table a frappé un coup avec son pied.

Papa a dit :

— Esprit, qui es-tu ?

La table a frappé plusieurs coups. Papa a compté les coups.

Il a dit :

— C'est la lettre K.

La table a recommencé à frapper.

— C'est la lettre H.

La table a frappé une fois.

— A.

Puis :

— N.

Papa a dit :

— Khan. C'est le nom de mon secrétaire.

À ce moment, on a fait du bruit dehors, et papa s'est levé ; il est tout pâle. Le bruit s'est rapproché. Des pas ont monté l'escalier. La porte s'est ouverte. Les domestiques ont apporté un corps étendu sur un brancard.

Le chauffeur a dit à papa :

— Il m'a fait descendre sur la route pour ramasser son chapeau qui s'était envolé. Pendant que je courais après le chapeau, il a mis en marche : l'auto a filé à toute vitesse et est allée s'écraser contre un arbre.

Papa a dit :

— C'est un suicide !

Il a soulevé le linge qui cachait le corps.

— Mon Dieu ! Il a la figure tout écorchée ! Vite, il faut appeler un docteur. Je vais téléphoner.

*

* *

Le docteur de la ville est arrivé. Il a dit que M. Khan était mort. Papa a dit au majordome :

— C'est bien son esprit qui nous a répondu. Vous voyez que les tables savent ce qu'elles disent.

Le majordome a répondu :

— C'est bien vrai, Monsieur. C'est le mort qui nous a parlé.

À ce moment, maman est entrée en courant dans le salon, les

cheveux défaits. Elle a crié :

— Au secours ! Il est là, debout, au pied de mon lit !

Je suis allé voir dans la chambre : il n'y avait personne. On a fait coucher maman ; le docteur lui a administré un remède pour la faire dormir. Maman s'est endormie. Elle a oublié de fermer sa porte à clef. Elle respire fort. Sa poitrine se soulève. Elle a mal.

*

* *

On a placé M. Khan sur un lit dans le salon, avec des bougies allumées. On a mis sur son corps un drap qui recouvre la tête. Papa s'est assis à côté du lit dans un fauteuil.

Je suis resté dans le salon pour voir s'il arriverait quelque chose. Papa s'est endormi dans le fauteuil. J'ai attendu longtemps. Rien ne s'est passé.

Vers le milieu de la nuit, j'ai entendu un grand hurlement au-dehors. Papa s'est réveillé. Il a dit :

— Qui hurle comme ça ? Quelque chien, sans doute. C'est odieux.

Il s'est levé puis est sorti. Je l'ai suivi pour savoir où il allait. Je suis revenu dans le salon pour voir s'il arrivait quelque chose. J'ai vu le drap de M. Khan bouger. Puis le drap s'est soulevé au-dessus de la tête.

M. Khan a enlevé son drap avec ses mains. Il a rabattu le drap jusqu'au pied du lit. Puis il s'est levé. J'ai vu sa figure écrasée.

Il a marché lentement vers la chambre de maman ; il marche mal ; on dirait qu'il est très fatigué. Il est arrivé à la porte de la chambre. Il a gratté avec ses ongles et a fait :

— Ah ! ah ! ah !

En gémissant.

Il a ouvert la porte. Maman n'a pas crié. Elle dort bien fort. M. Khan a essayé d'entrer dans la chambre. Il n'a pas pu : il est tombé devant la porte. Il est resté un moment immobile, puis il est revenu vers son lit dans le salon. Il s'est traîné en rampant. Il est monté sur son lit. Il a relevé le drap et il l'a fait passer sur sa tête. Il n'a plus bougé.

*

* *

Papa est revenu. Il a dit :

— Tiens ! La porte est ouverte.

Il est entré dans la chambre de maman, qui est éclairée par une veilleuse.

Je l'ai suivi. Il a regardé maman qui dormait. Puis il a fouillé partout : dans les armoires, dans les tiroirs de la commode, dans le cabinet de toilette, dans la penderie, sous les meubles.

Il a dit à voix basse :

— Je me demande où elle le cache !

Il cherche Alfred !

Il a soulevé le drap de maman pour voir si Alfred n'était pas caché dans le lit. Puis il a remis le drap à sa place.

Enfin, il est sorti et a refermé la porte. Il est revenu s'asseoir dans son fauteuil ; il s'est endormi.

J'ai regardé le drap de M. Khan toute la nuit, pour voir s'il se lèverait de nouveau. Il ne s'est plus levé.

CHAPITRE VI

Aujourd'hui, on a mis M. Khan dans une caisse, puis on l'a porté au cimetière. Papa voulait qu'on le mette dans le grand caveau en forme de chapelle où il y a écrit :

FAMILLE ADE

Mais maman n'a pas voulu. Alors, on l'a mis à un autre endroit, dans la terre. Puis des hommes ont jeté de la terre sur la caisse.

Papa était tout seul. Maman n'a pas voulu que les enfants l'accompagnent. Il a gardé son chapeau à la main. Puis il est revenu au château.

*

* *

Cette nuit, je me suis promené dans les couloirs du château, pour voir s'il arriverait quelque chose. Tout le monde dort, même Charles.

Tout à coup, j'ai vu grand-père sortir de sa chambre. Il a marché doucement avec ses cannes, mais il n'a pas fait toc, toc avec ses cannes. Il est descendu à son bureau au rez-de-chaussée.

Il a allumé sa petite lampe. Il a pris un livre dans sa bibliothèque. Il s'est assis à sa table. Il a tourné les feuilles du livre. Il a lu un passage à haute voix : *Les morts sont plus puissants et plus cruels que les vivants. Plus logiques aussi. Ils poursuivent leur but inexorablement.*

Il a levé les yeux et a répété, sans regarder le livre :

— Les morts sont plus puissants et plus cruels que les vivants.

Il a fermé le livre. Puis il a pris dans son tiroir des feuilles blanches, et il a écrit sur les feuilles blanches pendant longtemps.

Puis il est allé à sa bibliothèque. Il a pressé sur un bouton dans le panneau du bas à droite. Une petite case s'est ouverte. Il a mis les feuillets écrits dans la case. Puis il a refermé le panneau.

Ensuite, il a pris une corde dans un tiroir.

Il a attaché la corde autour de son corps, puis il a repris ses cannes, et il a remonté l'escalier, sans faire de bruit.

Il est allé au premier, puis au second. Il est entré dans le grenier. Il

a posé ses cannes sur le plancher.

Puis il est monté sur un escabeau en forme d'échelle. Il tremblait. J'ai cru qu'il allait tomber. Mais il n'est pas tombé. Il a fait un nœud à la corde, et il a accroché la corde à un clou de la poutre.

Puis il a fait un nœud coulissant à l'autre extrémité de la corde. Il a passé sa tête dans le nœud. Il a prononcé quelques paroles que je n'ai pas comprises. Puis il a sauté de l'escabeau. La corde a serré le cou. Ses pieds sont en l'air. Il pend. Il pend beaucoup.

Il est resté pendu toute la nuit.

*

* *

Aujourd'hui, les jumeaux, Pierre et Jacques, sont partis sur la route, en se donnant la main, et ils ne sont pas revenus. Ils ont marché sans s'arrêter toute la journée. Maman a téléphoné à la police et les gendarmes les ont ramenés.

Maman les a grondés bien fort.

— Malheureux enfants, la Bête vous prendra si vous recommencez.

Maman a dit aux gendarmes que les jumeaux avaient des « pertes de mémoire » et qu'ils faisaient des « fugues », même la nuit. Elle a donné un verre de vin aux gendarmes.

Puis elle a fait mettre au lit les jumeaux, qui sont bien fatigués d'avoir tant marché.

*

* *

Grand-père a disparu. On ne sait pas où il est. Il n'était pas dans sa chambre, ni dans son bureau. On l'a cherché dans tout le château. On a regardé partout dans le parc pour voir s'il était tombé en se promenant. On ne l'a pas trouvé. Des hommes ont fouillé l'étang dans une barque pour voir s'il s'était noyé. Il n'y était pas. Il n'est nulle part.

*

* *

Charles est allé au grenier pour fouiller dans les malles. Il a vu grand-père pendu. Il est descendu en criant.

*

* *

On a dépendu grand-père. On l'a mis dans le grand salon avec des cierges. Papa a dit que grand-père s'était pendu dans une crise de folie, parce qu'il ne pouvait supporter d'être infirme.

*
* *

Aujourd'hui, on a porté grand-père au cimetière. On a mis le corps dans une grande caisse faite en bois, et on a placé la caisse dans une voiture noire, avec des fleurs. La voiture s'est mise en marche très lentement.

Papa a suivi la voiture avec Charles et Philippe. Clémence aussi suit la voiture. Moi aussi je suis la voiture. Maman est restée au château. Papa est tête nue ; il tient son chapeau à la main. Charles et Philippe n'ont pas de chapeau. Clémence est habillée en noir. Papa pleure. Clémence non. Il y a d'autres personnes de la ville, que je ne connais pas.

La voiture est arrivée au cimetière. On a jeté de l'eau sur la caisse. Puis les hommes ont mis la caisse dans la petite maison en forme de chapelle, où il y a écrit : FAMILLE ADE.

On a mis grand-père dans le trou, sous la dalle, sur un support en ciment. Dans le trou, il y a déjà d'autres caisses. Puis on a replacé la dalle. On a mis sur la dalle des fleurs et des couronnes de perles... On a fermé la porte grillagée de la chapelle. Les personnes ont serré la main de papa, puis elles sont parties. Papa, Clémence, Charles et Philippe sont revenus au château. Les jumeaux sont couchés. Ils sont malades.

*
* *

Papa a dit que maintenant le château, le parc, les champs et l'argent de la banque lui appartiennent. Maman est contente. Elle chante. Clémence dit que depuis que grand-père est mort, le château paraît vide. Elle est triste.

Charles n'a rien fait de mal depuis plusieurs jours.

J'en suis étonné. Il s'en va loin à bicyclette. Il va trop vite. Je ne peux pas le suivre pour savoir où il va.

*
* *

Les jours sont passés lentement. J'ai attendu pour voir s'il arriverait quelque chose. Et alors, le grand événement s'est produit.

CHAPITRE VII

Cet après-midi, j'ai suivi Charles pour voir où il allait. Il est allé loin. Il a grimpé sur la colline qui est après le parc. Il a gravi un petit chemin, et il est arrivé devant une maisonnette entourée d'un jardin, qu'on voit du château.

Charles est passé par-dessus le grillage du jardin et il est monté dans le prunier pour manger des prunes. Il en a mangé une, puis une autre, puis une autre. Je crois qu'il veut les manger toutes.

Tout à coup, j'ai entendu un bruit de moteur. J'ai vu une automobile qui roulait sur la route, en bas de la colline. J'y suis allé en courant, pour savoir qui c'était.

Il y avait dans l'auto un homme grand, barbu, et un homme petit, sans barbe. L'homme grand avait les yeux fermés. Il a ouvert les yeux. Il a crié :

— Arrêtez ! Arrêtez !

Il a saisi le bras du chauffeur. Il a demandé au chauffeur :

— Qui êtes-vous ?

La voiture a stoppé. L'homme petit a dit :

— Je suis l'agent immobilier, voyons ! Qu'est-ce qui vous prend ? Un coup de soleil ? Un mauvais rêve ?

L'homme grand s'est passé la main sur les yeux. Il a dit :

— Oui. Excusez-moi. J'étais en train de rêver que mes ennemis me crevaient les yeux et qu'un savant, pour me rendre la vue, ne trouvait rien de mieux que de greffer ma cervelle dans un corps de singe. Après l'opération, je me regardais dans une glace, et puis je me pendais à un arbre. En somme, tout cela m'est *bien réellement* arrivé. L'ennui, c'est qu'il faudra que je me *repende*. Mais pas encore, pas encore.

L'agent immobilier a ri. Il a dit :

— Ha, ha ! Elle est bien bonne ! On peut démarrer ?

— Allez-y.

La voiture a gravi le petit chemin en lacet qui va de la route au sommet de la colline, et elle s'est arrêtée devant la porte du jardin où Charles mange des prunes. Charles est resté dans l'arbre.

L'agent immobilier a ouvert la porte en fer du jardin, puis il a fait entrer le barbu. Il a montré la maison avec le doigt et a dit :

— Voilà la maison. Deux pièces et cuisine.

L'homme grand a regardé la maison. Il a dit :

— Tiens ! Il n'y a pas de volets pleins aux fenêtres ?

— Non. Il n'y a que des volets vitrés. Ça vous dérange ?

L'homme grand n'a pas répondu.

— Personne ne viendra voir ce que vous faites. Il n'y a pas un chat dans les environs. Vous serez seul, bien seul, comme vous le désiriez.

Ils ont marché vers la maison. Avant d'entrer, l'agent immobilier a dit :

— Au fond du jardin, vous avez une remise contenant un water-closet rudimentaire. Le jardin est en friche, mais vous pourrez le cultiver. Il y a des outils dans la remise. Vous n'avez ni eau, ni gaz, ni électricité. Vous pourrez faire du feu avec des brindilles sèches que vous trouverez dans le bois tout proche. Pour l'eau, vous avez le ruisseau qui coule en bas de la colline, près de la route. Pour vous éclairer la nuit, il vous faudra acheter des bougies.

— J'en ai apporté, a dit l'homme grand.

Puis l'homme petit a ouvert avec une clef la porte de la maison. Je me suis approché pour écouter ce qu'ils disaient.

— Toutes les pièces sont sommairement meublées. Voici d'abord la cuisine.

Ils sont entrés dans la cuisine. L'agent a ouvert la fenêtre de la cuisine.

— D'ici, on voit des rocs, quelques arbres. Au fond, là-bas, c'est le village, avec le cimetière. Plus loin, à l'horizon, vous voyez les toits de la ville. Vous êtes loin de tout. Vous vivrez dans une vraie solitude, un désert.

— C'est ça qui me plaît, a dit l'homme grand.

Puis l'agent lui a fait visiter le bureau. Par la fenêtre du bureau, il lui a fait voir qu'on voyait l'allée cimentée avec au fond la porte du jardin avec la sonnette.

L'homme grand a crié :

— Non, non, pas de sonnette !

— Vous pourrez la retirer, si vous voulez.

Puis il l'a fait entrer dans la chambre. Il a ouvert la fenêtre. L'homme grand a regardé par la fenêtre. Il a dit :

— Que vois-je là ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ça, c'est un château.

— Habité ?

— Oui. Il appartient à la famille Ade ; une famille honorable.

— Il est bien près.

— Oh ! personne ne vous dérangera. Vous serez parfaitement tranquille.

— J'aurais préféré qu'il n'y ait pas de maison habitée à proximité. Je suis venu ici pour fuir la vue des autres hommes.

— Vous avez eu des malheurs ?

— Non, mais j'ai besoin de repos. J'exerce un métier fatigant, qui m'appelle dehors le jour, la nuit. Je prends des vacances.

— Vous êtes voyageur de commerce ?

— Non. Quelle idée ! Je suis médecin.

— Ah ! je vois.

Ils sont restés un moment sans rien dire. Puis l'homme petit a dit :

— Vous avez eu un accident ?

— Oui. Je suis « chimiste » à mes heures de loisir ; c'est mon « dada ». Un jour, un bol d'acide posé sur une étagère m'est tombé sur la figure tandis que je cherchais à saisir un objet placé derrière ce bol. J'ai eu l'œil brûlé. Ça m'a fait mal, vous savez !

— Je m'en doute. Et... la barbe ?

— La barbe ?

— On voit qu'elle est postiche.

— Ah ! ça se voit ? Eh bien, la barbe, c'est pour cacher le menton, qui a été rongé jusqu'à l'os par l'acide. L'étoffe sur l'œil, c'est pour voiler l'orbite vide. Les lunettes noires, c'est parce que mon œil valide craint la lumière. Et la perruque, c'est pour dissimuler une grosse verrue que j'ai sur le crâne. Et mon nez... vous ne savez pas pourquoi c'est fait, mon nez ? *C'est pour remplacer celui qui me manque.*

L'homme grand a l'air en colère. L'homme petit a rougi. Il a dit :

— Excusez-moi.

Puis il a demandé :

— Alors, que décidez-vous ?

— Pour la villa ? Eh bien, je la prends, *malgré* le château. Il y a des formalités à remplir ?

— Pas du tout. La maison m'appartient. Vous me payez un mois d'avance et je vous laisse les clefs.

Le monsieur grand a donné des billets au petit, et le petit a écrit un papier. Il a dit :

— Rappelez-moi votre nom, s'il vous plaît.

— Lefort. Docteur Lionel Lefort.

— Bien. Voici votre reçu.

Après ça, ils sont allés à l'automobile et ils ont porté deux grandes malles dans la cuisine. Puis l'homme petit est parti, et M. Lefort est rentré dans la maison.

Charles est descendu du prunier, et il est venu regarder à la vitre.

M. Lefort a ouvert ses malles dans la cuisine. Il a tiré d'une malle des paquets, des biscottes, des bougies et des boîtes de conserve, qu'il a alignées sur les étagères. Puis il a tiré de la malle des bouteilles de vin ; il les a mises dans le placard. Il a ouvert une boîte de sardines et il a versé du vin dans un verre. Mais il n'a pas mangé ; il n'a pas bu. Il

a ouvert l'autre malle, il a pris des vêtements, des livres, et il est allé les porter dans l'armoire de la chambre. Il s'est assis dans le fauteuil de la chambre. Il a laissé tomber sa tête dans ses mains. Il a dit :

— Pourrai-je m'acquitter de la tâche surhumaine qui m'attend ? Oh ! mon Dieu ! Quel enfer vous me faites vivre ! Ou dois-je plutôt invoquer Satan ?

Il s'est levé. Il s'est regardé dans la glace de l'armoire. Il a pleuré beaucoup. Il a dit :

— Tombez, larmes infernales !

Puis il s'est jeté par terre et il s'est tordu en tous sens. Avec ses mains, il a griffé le tapis du parquet.

Au bout d'un moment, il s'est levé. Il a pris dans la malle de la cuisine des jumelles de théâtre et il est revenu à la fenêtre de la chambre. Il a ouvert la fenêtre. Il a regardé avec ses jumelles. Il a dit :

— Comme on le voit bien d'ici ! La grille du parc, avec le pavillon du concierge à gauche. La longue et large allée de sycomores ; et, au fond de l'allée, la cour d'honneur et le château majestueux avec ses tourelles d'angle où grimpe le lierre.

Tout à coup, il a lancé les jumelles par terre et a crié :

— Qui a crié *pitié* ? Non, non, pas de pitié pour *cela* !

Il a enlevé sa veste et sa chemise, a couru à la cuisine où il a pris un couteau. Il est revenu dans la chambre. Il s'est regardé dans la glace et a dit :

— Ce corps qui n'est pas à moi ! Cette chair qui n'est pas la mienne ! Tiens ! Tiens !

Et il s'est donné des coups de couteau dans les côtes. Le sang a coulé. Il a crié :

— Regarde, regarde ce qui t'attend !

Il est allé dans la cuisine et a pris dans sa malle une corde. Il s'est montré la corde à lui-même avec l'autre main. Puis il a remis la corde dans la malle.

Ensuite, il a débouché un flacon et il a mis de la teinture d'iode sur ses blessures en serrant les dents. Il a dit :

— Voilà. La crise est finie. Que cela ne se reproduise plus ! C'est un restant d'humanité qui empoisonnait mon sang. Ce couteau l'a extirpée de mes veines. Il ne reste plus en moi que la Haine et la Cruauté.

*

* *

Il a souri longtemps en montrant les dents, puis a dit :

— Faisons une répétition.

Il est allé chercher dans sa malle une boîte. Il a porté la boîte dans

son bureau. Il a tiré de la boîte des poupées, les a mises sur la table, assises, rangées par ordre de taille. Il y a six poupées : trois grandes et trois petites. Une poupée a une robe, les autres des pantalons.

Il s'est reculé. Il a tendu ses mains en avant, arrondies. Il a frétille du corps, comme un chat qui veut attraper une souris. Soudain, il s'est élancé et il a attrapé la poupée de gauche. C'est la plus grande. Il a pris la poupée entre ses mains, il a tordu la tête de la poupée ; il a arraché la tête. Il a déchiqueté la poupée entre ses dents. Il a lancé la tête et le corps déchiqueté contre le mur.

Puis il a tordu le cou des autres poupées et il les a déchiquetées l'une après l'autre, avec ses dents. Il les a jetées contre le mur, l'une après l'autre. Il a crié :

— Voilà. Justice est faite !

Puis il a couru à la fenêtre de sa chambre. Il l'a ouverte. Il a mis les mains sur ses côtes, et il a ri en regardant le château. Il a fait :

— Ha, ha, ha !

Trois fois, en regardant le château.

Puis il a fermé sa fenêtre.

*

* *

Charles a sauté par-dessus le grillage, et il a descendu la pente de la colline pour revenir au château. Je l'ai suivi. Charles a parlé tout seul. Il a dit :

— C'est marrant ! Ça m'intrigue ! Je reviendrai. Moi aussi, je reviendrai.

CHAPITRE VIII

Pendant la nuit, le petit Philippe s'est levé en chemise, et il est monté sur le toit en passant par la lucarne du grenier. Il s'est promené sur le toit. Il a les yeux fermés et les bras tendus. Je ne sais pas pourquoi il fait ça. Maman dit qu'il est « somnambule ». Il dort en marchant. Il s'est promené sur le toit un moment, puis il est revenu dans sa chambre. Il s'est recouché sans se réveiller.

*

* *

Au milieu de la nuit, Charles est descendu de sa chambre avec une corde. Il est habillé : il a mis ses habits de jour. Il a traversé le parc, et s'est rendu à la petite maison du docteur Lefort. Je l'ai suivi.

Il y avait de la lumière à la fenêtre. Charles a regardé par la vitre pour voir ce que faisait le docteur. Moi aussi j'ai regardé.

Le docteur écrivait dans son bureau, assis à sa table ; sur le bureau, il y a une bougie allumée. Charles a regardé longtemps. Puis il a frappé sur la vitre avec son doigt recourbé.

Le docteur a levé la tête, surpris. Charles s'est enfui ; il a enjambé le grillage. Mais il est allé trop vite ; sa veste s'est accrochée au grillage, et il est tombé en dedans.

Le docteur est sorti par sa porte ; il a couru et il a attrapé Charles. Il l'a pris à la gorge. Il a dit :

— Tu es un petit voleur, hein ?

Charles a crié :

— Lâchez-moi ! Je n'ai rien fait de mal. Je voulais faire une farce. Si j'avais voulu voler, je n'aurais pas frappé au carreau.

Le docteur a demandé :

— Qui es-tu ? D'où sors-tu ?

— Je m'appelle Charles Ade. J'habite au château, tout près d'ici.

— Et qu'est-ce que tu fais dehors la nuit, à ton âge ?

— J'ai quatorze ans. Je suis un homme. J'aime me promener la nuit.

— Tu sors souvent comme ça ?

— Presque toutes les nuits.

— Et tes parents te laissent faire ?

— Oh ! là là ! Ils le savent pas. Tout le monde dort.

Ils n'ont rien dit pendant un long moment. Puis le docteur a dit :

— Viens dans la maison. Je te donnerai des bonbons.

— Des bonbons ? J'aime pas ça. Je préférerais du vin.

— Du vin ? J'en ai.

— Vous ne voulez pas me battre ?

— Non, non.

— Pourquoi voulez-vous que j'aille dans votre maison ?

— Je m'ennuie tout seul. On causera.

Charles a dit :

— Ça va. On peut voir. Vous me donnerez du vin ?

— Oui.

Charles s'est relevé. Il a pris son air fier, et il a suivi le docteur. Ils sont entrés dans le bureau. J'ai regardé pour voir ce qu'ils allaient faire.

M. Lefort est allé chercher une bouteille et deux verres. Il a fait asseoir Charles en face de lui. Il a débouché la bouteille avec un tire-bouchon. Il a servi à Charles un grand verre. Il s'est servi un verre pour lui, mais il n'a pas bu.

Charles a bu tout son verre. Il s'est frotté le ventre.

— C'est du bon !

Puis il a dit :

— Encore.

Le docteur lui a rempli un autre verre, puis un autre. Charles a fini la bouteille. Le docteur a dit :

— Tu supportes bien le vin. Ça ne te fait pas mal ?

— Oh ! j'ai l'habitude. J'en boirais bien encore une autre bouteille.

— Nous verrons ça tout à l'heure.

Puis M. Lefort a dit :

— Tu as des frères, des sœurs ?

— J'ai une sœur qui a dix-neuf ans. Elle me bat. C'est une salope. Un jour, je l'étranglerai. J'ai trois petits frères, qui me « cafardent ». Ce sont des salauds. Je les étranglerai.

— Tu n'as pas peur qu'on te mette en prison ?

— Oh ! je m'arrangerai pour qu'on sache pas que c'est moi.

— Comment feras-tu ?

— C'est mes « oignons ».

Puis il lui a parlé d'Ernest, de papa, de maman et de grand-père qui s'est pendu. Charles a dit qu'il voulait étrangler Ernest s'il revenait au château. Le docteur a ri. Il a demandé :

— Et ton papa et ta maman, tu les étrangeras aussi ?

Charles a ouvert sa grosse bouche, puis il s'est mis en colère. Il a dit :

— Vous me faites parler... Je dégoise... je dégoise...

Il s'est levé pour partir.

À ce moment, le docteur a fait tomber un paquet qui était sur le bureau. Il a dit :

— Oh ! mon argent qui fiche le camp !

Il a ramassé le paquet et il l'a ouvert. Il y avait un gros tas de billets entourés d'une ficelle en croix. Le docteur a dit :

— Tu en veux un ?

Les yeux de Charles ont brillé. Il a dit :

— Sans blague ! C'est des billets de mille ?

— Oui.

Le docteur a défait la ficelle et il a tendu à Charles un billet. Charles l'a pris.

Il a demandé :

— Pourquoi me donnez-vous ça ?

— Pour rien. Tu me plais.

Charles a empoché le billet, puis il a regardé M. Lefort. M. Lefort a regardé Charles. Ils se sont regardés longtemps, sans rien dire. Puis le docteur a demandé :

— Qu'est-ce que tu en feras ?

— Je le mettrai dans ma cachette. Quand j'en aurai beaucoup, je me cavalerais d'ici, pour voir du pays. J'en ai marre de moisir dans ce patelin.

— Je t'en donnerai d'autres.

Ils sont restés sans rien dire en se regardant pendant longtemps. Charles a demandé :

— Qui êtes-vous ?

— Je suis un docteur en vacances.

Puis le docteur est allé chercher une autre bouteille. Charles l'a vidée toute, verre après verre, sans s'arrêter. Puis il s'est levé. Il a dit qu'il allait se coucher.

Le docteur l'a soutenu, parce qu'il marchait à droite et à gauche. Il l'a fait passer par la porte du jardin.

Il a dit :

— Reviens me voir.

Charles a répondu :

— O.K. !

Nous avons descendu la colline.

Dans le parc, Charles marchait à droite et à gauche. Il est tombé, et il s'est endormi dans l'herbe, sous un arbre.

J'ai attendu pour voir s'il allait se réveiller. Mais il est resté endormi.

Puis j'ai entendu un grand hurlement qui a fait trembler les arbres du parc. C'est la Bête qui hurle. J'ai eu peur. Charles ne s'est pas réveillé. Il a dormi toute la nuit par terre, puis à l'aube, il s'est réveillé. Il est allé mettre son billet dans le trou du puits. Ensuite, il est revenu au château. Il a grimpé à la corde. Moi aussi j'ai grimpé à la corde. Il est arrivé à son balcon, est entré dans sa chambre. Moi aussi, je suis entré dans la chambre. Il a retiré sa corde, l'a cachée dans son placard. Il a fermé la fenêtre. Il s'est déshabillé, s'est couché dans son lit. Il s'est endormi. Je l'ai regardé dormir.

— Non, non, non, je ne veux pas... Si, si, je veux... Étranglerai...

Puis il n'a plus rien dit.

CHAPITRE IX

Dans l'après-midi, Charles a regardé si personne ne le voyait, et il est entré dans la chambre de maman. Il a ouvert les armoires, il a regardé sous les meubles, dans le cabinet de toilette, dans la penderie. Il a fouillé partout.

Il a dit :

— Je me demande où elle le cache.

Il cherche Alfred !

*

* *

Puis j'ai vu maman. Elle était dans une chaise longue, sous un arbre, près de l'entrée.

On a sonné à la grille. Le concierge est allé voir qui sonnait. Puis il est revenu. Maman l'a appelé et lui a demandé qui avait sonné.

— C'est une gitane, Madame. Elle voulait dire « la bonne aventure » aux gens du château. Je l'ai chassée.

— Mais non, vous avez eu tort. Allez la chercher. Courez après elle. Faites-la venir.

— Bien, Madame.

Joseph est parti. Il est revenu avec une femme habillée en rouge avec des yeux noirs, brillants. Elle a pris la main de maman et elle a dit :

— Vous aurez des malheurs, madame.

Maman a dit :

— Des malheurs ? Qui n'en a pas ?

La gitane a ajouté :

— Quand tout sera fini, vous aurez un grand bonheur.

Puis elle a regardé autour d'elle, et elle a crié :

— Oh ! mais ! Il y a quelqu'un qui se cache par là !

Elle a couru à droite et à gauche, avec sa main levée, pour saisir quelque chose. J'ai eu peur. J'ai changé de place.

Maman a demandé :

— Qu'avez-vous vu ?

— Quelque chose comme un corps qui flottait dans l'air.

— C'était peut-être un fantôme ?

— Vous avez eu un enfant mort, madame ?

Maman n'a pas répondu. Puis elle a dit :

— Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce qu'on dit que les enfants morts continuent parfois à vivre dans leur famille, sans se faire voir.

Maman a dit :

— Il y a des enfants qui sont bien vivants, et qui se cachent si bien que personne ne peut les voir.

La gitane a dit :

— Je ne comprends pas, madame. Je peux m'en aller ?

— Non, attendez. Je veux vous demander quelque chose. Il y a quelqu'un qui gratte la nuit à la porte de ma chambre. Qui est-ce ?

La gitane a approché son visage de celui de maman et elle a regardé ses yeux pendant longtemps. Ensuite elle a dit :

— J'ai vu dans vos yeux une drôle de chose, madame.

— Quoi donc ?

— Une Bête. Ça ressemblait à un loup-garou.

— Que me chantez-vous là ? Qui gratte à ma porte ?

— C'est votre mari, madame.

— Pourquoi gratte-t-il ?

— Je ne sais pas.

— Comment savez-vous qu'il ne couche pas dans ma chambre ?

— C'est écrit dans vos yeux, madame.

— Dites-moi encore une chose. Est-ce que les morts peuvent revenir la nuit et gratter aux portes ?

— Je ne sais pas, madame.

— Bon, partez, maintenant.

Maman lui a donné de l'argent, et la gitane est partie.

*

* *

Charles est arrivé, et il s'est couché aux pieds de maman. Il a fait le câlin. Il a mis sa tête sur les genoux de maman. Maman a caressé sa tête. Elle a dit :

— Méchant garçon, je ne te vois jamais. Tu es toujours en train de courir.

Charles a dit :

— Oh ! là là ! La compagnie des mères, c'est pas bon pour les hommes. Ça vous attendrit. Il faut dire : « Oui, man ; non, man. » Et se tenir bien. J'aime pas ça. « Sois sage. Fais ceci, dis pas cela. » Quelle barbe !

Maman a mis la main sur la bouche de Charles.

— Ne dis pas des mots comme ça.

Charles a dit :

— Tu vois !

Puis il a ri et il a fait un baiser sur la main de maman. Ensuite, il s'est mis à genoux devant maman et il a dit :

— Je voudrais te demander quelque chose, man.

— Je me doutais bien que tes gentillessees n'étaient pas désintéressées. Qu'est-ce que c'est ? De l'argent ?

Charles a rougi.

— Non, non. Je voulais te demander... C'est vrai, man, que tu caches dans ta chambre un petit frère qui s'appelle Alfred ?

Maman s'est levée toute droite.

Elle a crié :

— Comment sais-tu cela, toi ?

— Une nuit que je passais dans le couloir, j'ai entendu papa qui te demandait à travers la porte de lui ouvrir parce qu'il voulait voir son enfant qui s'appelle Alfred.

— Et que fais-tu la nuit dans les couloirs ? Comment oses-tu épier ce que font les grandes personnes ? Est-ce que tu peux comprendre quelque chose à ce que disent les grandes personnes, toi ? Je ne t'aime pas. Va-t'en. Laisse-moi.

Maman est partie en courant. Charles a dit :

— Oh ! les femmes ! Les femmes !

Puis il a donné de grands coups de pied au tronc d'un arbre, et puis il a marché sur un pied en se tenant l'autre avec ses mains, parce qu'il s'était fait mal au pied en tapant sur l'arbre.

Ensuite, il a fait une cabriole dans l'herbe. Puis il a grimpé le long de l'arbre. Il s'est mis debout sur une grosse branche et il a poussé un hurlement formidable. Il a dit :

— Je suis Tarzan.

Puis il a sauté. Il est tombé sur moi. J'ai eu peur.

*

* *

Pendant la nuit, M. Khan a gratté à la porte de maman. Il a un grand manteau. Maman a crié. M. Khan s'est retourné. J'ai vu sa figure. Ce n'était pas M. Khan. C'était papa.

CHAPITRE X

Au milieu de la nuit, je suis allé voir s'il se passait quelque chose. J'ai vu les jumeaux qui sortaient du château par la porte de l'office. Ils sont habillés en pyjamas.

Jacquot a dit à Pierrot :

— Allons nous promener dans le parc.

— Non, j'ai peur de la Bête.

— Si nous la voyons, nous reviendrons en courant.

Ils se sont donné la main et ils ont marché sous les arbres. Ils sont arrivés jusqu'à l'étang qui est au bout du parc, près de la grotte. Ils se sont promenés le long de l'étang, sous la lune.

ALORS, J'AI VU LA BÊTE.

Elle est faite comme Charles quand il porte son costume de singe.

La Bête a rampé ; elle est arrivée derrière les jumeaux sans faire de bruit ; elle a étendu ses longs bras, puis elle a bondi. Elle a attrapé les jumeaux avec ses griffes, et elle les a jetés dans l'étang.

Puis la Bête a poussé un grand hurlement, et elle est partie.

Je suis allé près de l'étang. J'ai vu les jumeaux dans l'eau, près du bord. Ils ne bougent pas.

Ils sont restés dans l'eau toute la nuit.

*

* *

Ce matin, Mathilde, qui fait les chambres, a dit à maman que les jumeaux n'étaient pas dans leur lit. On les a cherchés partout dans le château, sans les trouver.

C'est François, le valet, qui les a découverts dans l'étang. Ils sont tout gonflés.

Le docteur de la ville est venu : papa l'a appelé au téléphone.

Il a examiné les corps. Il a dit qu'ils se sont noyés par accident. Maman a pleuré. Papa a dit que les jumeaux avaient l'habitude de faire des fugues, même la nuit.

*

* *

On a mis les jumeaux sur un lit dans le grand salon, avec des bougies tout autour. Papa et maman sont restés assis à côté d'eux. Maman a pleuré toute la nuit.

*

* *

On a attendu un jour, et le lendemain des hommes sont arrivés. Ils ont mis les jumeaux dans la même caisse. On leur a mis la main dans la main.

*

* *

Pendant qu'on clouait la caisse, je suis allé voir en courant ce que faisait le docteur Lefort. Il était à sa fenêtre. Il regardait le château avec sa lorgnette. Moi aussi, j'ai regardé le château. J'ai vu que les hommes portaient la caisse des jumeaux dans une voiture noire qui était arrêtée devant le perron. Le docteur a crié :

— Ha, ha, ha !...

Trois fois.

Puis il a brandi sa lorgnette en l'air, et il a fermé la fenêtre. De loin, j'ai vu que le cortège se mettait en marche.

*

* *

J'ai vite couru et je me suis mis derrière les gens qui suivent le corbillard. Moi aussi, j'ai suivi. Il y avait papa, Charles, Philippe et Clémence. Clémence est en noir. Papa tient son chapeau à la main.

La voiture a marché lentement. Elle est arrivée au cimetière. On a lancé de l'eau sur la caisse. Puis les hommes ont mis la caisse sous la dalle dans la chapelle. On a replacé la dalle. On a mis des fleurs. On a refermé la porte de la chapelle. Papa et Clémence ont serré des mains.

Puis on a laissé les jumeaux là, et tout le monde est parti. Papa, Clémence, Charles et Philippe sont revenus au château.

*

* *

Maman est couchée dans son lit. Elle pleure. Clémence ne pleure pas. Papa est triste. Charles dort. Il a dormi pendant tout le jour.

CHAPITRE XI

Pendant la nuit, Charles est descendu par sa corde, et il est allé chez M. Lefort. Il a sonné à la porte du jardin.

Le docteur est venu ouvrir. Il a dit :

— Ah ! c'est gentil, mon petit ami, de revenir me voir. Je vois que tu es un homme de parole.

Charles a dit :

— On peut compter sur moi, si c'est ça que vous voulez dire. Je me dégonfle pas, moi !

— Très bien, ça. Tu réussiras dans la vie.

Ils sont entrés tous les deux dans la maison. Ils sont allés au bureau. Le docteur a dit à Charles de s'asseoir à la table, en face de lui, et a dit :

— Qu'est-ce que tu as l'intention de faire quand tu seras grand ?

— Vous trouvez que je suis pas assez grand comme ça ?

— On grandit jusqu'à vingt-cinq ans.

— Oh ! là là ! Je vais devenir un géant, moi !

— Réponds à ma question. Qu'est-ce que tu feras quand tu seras adulte ? Quel métier ?

Charles a réfléchi un moment, puis il a répondu :

— J'aimerais assez être boxeur professionnel. Il paraît qu'on gagne beaucoup d'argent.

— Tu es taillé pour ça.

— Vous parlez ! Quand je lutte avec mon frangin Ernest, qui a vingt et un ans, et moi j'en ai quatorze, c'est toujours moi qui le fous par terre. Et puis je serre sa gorge avec ma main. Regardez les mains que j'ai. Je serre jusqu'à ce qu'il me demande grâce. Personne ne peut me résister.

— Pas même ton père ?

Charles a éclaté de rire.

— Papa ? Oh ! là là ! Un blanc-bec pareil ? Je le flanque par terre avec mon petit doigt.

— Et les études ? Tu réussis à l'école ?

— Ah ! là, je fous rien. J'aime pas ça. Toujours le dernier en classe. Il me tarde de bazarder tout ça. Ce que je veux, c'est devenir un type galetteux, par n'importe quel moyen. Des autos, des villas, des

femmes, des voyages, des repas fins, voilà mon rêve. On moisit ici.

— Il y a un métier intéressant. C'est : tueur professionnel.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Eh bien, un type qui veut se débarrasser de quelqu'un s'adresse à toi. Il te refile la grosse somme, et tu zigouilles la victime à sa place. Puis tu recommences avec un autre.

— Vous êtes marrant, vous. Et les flics ? Et la prison ?

— Ah ! il faut s'arranger pour ne pas se faire prendre.

— C'est pas pour dire, mais vous me plaisez, vous !

— Pourquoi ?

— Parce que vous me faites pas de la morale. C'est sérieux, cette histoire de tueur professionnel ? Vous le pensez ?

— Non, je plaisantais.

— C'est à voir. Pourtant, j'aimerais pas tuer quelqu'un à qui j'en voudrais pas à mort.

— Oui, mais quand tu auras vingt ou trente ans, en supposant qu'un jour tu sois dans la dèche... Et tu n'as pas pensé à une chose : si un jour tes mains voulaient étrangler malgré toi ?

— Quoi ? Je ne pige pas.

— Il y a des gens qui sont bâtis comme ça. Ça ne t'arrive pas, des fois, de sentir que tes mains *ont soif* de se nouer autour d'une gorge, et de serrer, serrer, pour rien, pour le plaisir de tuer... ?

Charles a rougi. Il a dit :

— Si, quelquefois.

Le docteur a dit :

— C'est un instinct qui se développera avec l'âge.

Charles a eu l'air ennuyé. Il a dit :

— On boit pas, aujourd'hui ?

Le docteur s'est levé. Il est allé dans sa cuisine, puis il est revenu avec une bouteille cachetée. Il l'a ouverte avec le tire-bouchon. Il a mis deux verres, les a remplis. Charles a vidé le sien sans rien dire. Le docteur n'a pas bu. Charles a dit :

— Il est bon !

Il fait claquer sa langue. Il se lèche les lèvres. Il a dit :

— Encore !

Le docteur a rempli son verre. Charles l'a vidé d'un trait. Puis il a dit :

— À propos, y a du nouveau chez nous.

— Ah ?

— Mes petits frères, Jacques et Pierre, les jumeaux, qui se sont noyés dans l'étang, pendant la nuit. C'est pas marrant, ça ?

Le docteur n'a rien dit. Tous les deux se sont regardés longtemps sans rien dire. Puis Charles a dit :

— Encore !

Le docteur a rempli son verre. Il a dit :

— Tu as pleuré ?

— Pleurer ? Moi ? Je laisse ça aux femmes. C'est Mélanie, la cuisinière, qui est venue me dire ça dans ma chambre, à dix heures du matin. Je roupillais. Elle m'a réveillé, la salope ! Elle a crié à travers la porte : « Mon pauvre Monsieur Charles, descendez vite, les jumeaux se sont noyés, les jumeaux se sont noyés ! »

— Qu'est-ce que tu as dit quand tu as entendu ça ?

— J'ai dit : « Vous pouviez pas me porter à déjeuner, non ? »

— Bien, ça ! Je vois que tu es un homme qui ne se laisse pas démonter. Et puis, qu'est-ce que tu as fait ?

— Eh ben, je me suis habillé, je suis descendu. Le château, était sens dessus dessous. Tout le monde courait. J'en ai profité pour aller me bourrer de bonnes choses au réfrigérateur. J'ai mangé du pâté et j'ai bu une bouteille de vin. Puis je suis allé au salon. Rapport à la famille, j'ai regardé les jumeaux étendus et j'ai passé mon doigt sur mon œil. J'ai dit : « Pauvres types ! »

« Maman sanglotait. Toute la journée, ç'a été pareil. Des figures d'enterrement. Quelle barbe ! Puis a eu lieu le vrai enterrement. Quelle corvée ! Enfin, c'est fini. En voilà deux de liquidés.

— Tu ne les aimais pas, les jumeaux ?

— Des types comme ça, mal fichus, bêtes que c'est pas croyable ! Et qui me cafardaient tout le temps ! Qu'est-ce qu'ils auraient foutu dans la vie ? Vaut mieux qu'ils soient morts. À boire !

Le docteur a rempli son verre. Il a dit :

— Et Philippe ?

— Philippe ? Celui-là, je l'étranglerai. Clémence aussi, je l'étranglerai. Regardez ce qu'elle m'a fait parce que j'avais un peu chahuté Philippe.

Charles a enlevé son veston et sa chemise. Il a tourné le dos. On voyait les longues traces des coups de martinet que lui avait donnés Clémence.

Le docteur a fait :

— Oh ! elle a frappé fort !

— Elle m'a frappé avec le martinet pendant un quart d'heure. Mais j'ai pas crié. Ça l'a enragée. Alors, elle m'a donné un coup avec le manche derrière l'oreille. Voyez, touchez, c'est encore enflé.

Le docteur a mis son doigt derrière l'oreille de Charles. Charles a dit :

— Ça me fait mal. C'est grave ?

— Non. Ça partira tout seul. Tu as mis des compresses chaudes ?

— J'ai rien mis du tout. Je suis pas douillet, moi. Mais je m'y attendais pas : j'ai crié. Je l'étranglerai.

— Par qui commenceras-tu ? Par Clémence ou par Philippe ?

— Ça dépendra de l'occasion.

Le docteur a dit :

— Tu es vraiment costaud.

Il a tâté les muscles des bras de Charles. Charles a gonflé ses muscles. Il a dit :

— C'est dur, vous savez ? C'est du fer.

Il a gonflé sa poitrine. J'ai cru qu'elle allait éclater. Charles a dit :

— Vous voulez qu'on lutte ensemble, docteur ? Je voudrais voir si vous êtes plus fort que moi.

Le docteur a dit :

— Je suis vieux.

Charles s'est approché du docteur. Il a dit :

— J'en ai bien envie, vous savez ? Je voudrais vous flanquer par terre et vous forcer à me demander grâce.

Le docteur a enlevé sa veste et sa chemise. Charles a dit :

— Oh !

Il a tâté les muscles du docteur, qui sont plus gros que ceux de Charles. Le docteur est plus large et plus grand que Charles.

Le docteur a empoigné Charles. Tout de suite, Charles est tombé. Le docteur s'est couché sur lui et il l'a serré à la gorge. Charles est immobile. Il ne dit rien. Le docteur a dit :

— Demande grâce.

— Non.

Le docteur a serré plus fort.

— Demande grâce.

— Non.

Le docteur a serré plus fort encore. Je crois qu'il va l'étouffer. Charles râle. Sa figure est rouge.

Puis Charles a dit :

— Grâce !

Le docteur a enlevé ses mains du cou de Charles. Charles s'est relevé.

Le docteur a dit :

— Tu as trouvé ton maître.

— C'est parce que j'ai bu. Ça m'a enlevé mes forces. J'ai pas pu seulement me servir de mes mains.

— Eh bien, nous lutterons un autre jour, quand tu seras à jeun.

Charles baisse les yeux. Il a l'air ennuyé. Ils ont remis tous les deux leur chemise et leur veste. Puis Charles a dit :

— Donnez-moi encore à boire, s'il vous plaît.

Le docteur est allé chercher une autre bouteille.

Charles a bu un verre sans rien dire. Puis le docteur est allé chercher son argent dans le tiroir, et a mis un billet devant Charles. Puis Charles et le docteur se sont regardés tous les deux, longtemps,

sans rien dire.

Enfin Charles a parlé. Il a dit :

— J'en veux deux.

Le docteur n'a pas répondu. Il a regardé Charles longtemps. Puis il a mis un second billet devant Charles. Charles a mis les deux billets dans sa poche et a dit :

— O.K. !

Il a pris la bouteille et l'a portée à sa bouche. Il l'a toute bue. Puis il s'est levé et a dit :

— Je m'en vais, maintenant.

— Reviens me voir. On causera.

— Sûr.

Le docteur a reconduit Charles jusqu'à la porte du jardin. Ils se sont serré la main. Charles a dit : « Aïe », parce que le docteur lui a serré la main très fort.

Puis Charles est parti. Je l'ai suivi. Il marche mal ; il va à droite et à gauche. J'ai cru qu'il allait tomber. Il n'est pas tombé.

Il est allé au puits, a mis ses deux billets dans sa cachette. Puis il est allé à l'étang. Il a pris de l'eau dans ses mains et s'est inondé la tête. Puis il est revenu au château. Il a respiré les fleurs qui sentent bon au pied du mur, puis il est remonté par sa corde. Il s'est arrêté souvent. Il a dit :

— La tête me tourne.

J'ai cru qu'il allait lâcher la corde. Mais il ne l'a pas lâchée. Il est rentré dans sa chambre, a tiré la corde et a fermé la fenêtre.

*

* *

Je suis revenu à la maisonnette de la colline, pour savoir ce que faisait le docteur. Il écrit dans son bureau. Il a écrit toute la nuit.

CHAPITRE XII

Aujourd'hui, il ne s'est rien passé.

*

* *

Pendant la nuit, papa a gratté à la porte de maman. Il porte le manteau de M. Khan. Maman a crié. Puis il est parti. Papa est revenu et a demandé à maman pourquoi elle avait crié. Elle a répondu qu'on avait gratté à la porte. Papa a dit qu'il voulait voir Alfred. Maman n'a pas voulu. Papa est rentré dans sa chambre ; il a le dos courbé.

*

* *

Cette nuit, au milieu de la nuit, je suis sorti dehors pour voir s'il arrivait quelque chose.

J'ai vu Philippe qui marchait sur le toit, près de la lucarne. Il a les yeux fermés et les bras tendus. Il marche lentement.

Alors, *j'ai vu la Bête !* Elle a monté sa tête à la lucarne. Puis j'ai vu ses épaules, puis ses bras. Elle a allongé ses bras *et a poussé Philippe*.

Philippe a dégringolé du toit. Il est tombé dans le vide. Il tombe beaucoup. Il est tombé dans les fleurs qui sentent bon. Il ne bouge plus.

La Bête est partie de la lucarne. Je ne la vois plus. Je ne sais pas où elle est allée.

*

* *

Philippe est resté dans les fleurs qui sentent bon. Puis j'ai entendu la Bête hurler dans le parc. Puis un autre hurlement a répondu. Il venait d'un autre côté. Puis un troisième hurlement s'est fait entendre dans le château. Je crois qu'il y a trois Bêtes qui rôdent. J'ai peur.

*

* *

Philippe est resté toute la nuit dans les fleurs qui sentent bon.

*

* *

C'est Joseph qui a trouvé ce matin Philippe dans les fleurs qui sentent bon. Le docteur de la ville est venu. Papa lui a dit que Philippe était somnambule. Maman a grondé papa et les domestiques parce que la porte du grenier n'était pas fermée à clef.

*

* *

On a mis Philippe dans le salon avec des bougies. Papa est resté à côté de lui toute la nuit. Maman est restée couchée. Elle est malade. L'infirmière est restée assise à côté d'elle dans un fauteuil toute la nuit. Elle lui a préparé un remède pour la faire dormir. Maman n'a pas voulu le prendre. Elle a pleuré toute la nuit.

*

* *

Un jour s'est écoulé, puis on a porté Philippe dans une caisse. On a mis la caisse sur la voiture noire. Le docteur Lefort a regardé l'enterrement avec ses lunettes. Je l'ai vu de loin. Sa bouche s'est ouverte et il a ri. Il a brandi en l'air ses lunettes, puis a fermé sa fenêtre.

*

* *

Papa, Charles et Clémence ont suivi le cortège. On a déposé Philippe sous la dalle, dans la chapelle du cimetière.

*

* *

Je suis allé voir ce que faisait le docteur Lefort. Il est content : il chante.

CHAPITRE XIII

Pendant la nuit, Charles est allé voir le docteur Lefort. Ils sont entrés dans le bureau. Le docteur a dit :

— Tu as bu, aujourd'hui ?

— Non.

— Eh bien, luttons.

Ils se sont déshabillés. Le docteur a attrapé Charles. Ils sont tombés tous les deux par terre. Ils ont lutté longtemps en roulant sur le plancher.

J'ai cru que Charles allait gagner, il était couché sur le docteur. Le docteur lui tenait les bras, et Charles essayait de trouver sa gorge ; mais il n'a pas pu y arriver, parce que le docteur tenait loin de sa gorge les mains de Charles. Il le tenait solidement. Charles ne pouvait pas rapprocher ses mains de la gorge du docteur. Charles serrait les dents. Ses muscles des bras étaient gonflés, il luttait de toutes ses forces.

Tout à coup, le docteur a retourné Charles. Il s'est couché sur lui. Charles lui a pris les bras avec ses grosses mains pour l'empêcher de le prendre à la gorge. Mais le docteur a avancé peu à peu ses mains malgré la force des bras de Charles. J'ai vu les mains du docteur, qui sont encore plus grandes que celles de Charles, s'approcher peu à peu de la gorge de Charles. Charles respire fort. Il arrête tant qu'il peut les bras du docteur. Sa figure est tordue par l'effort. Peu à peu, les mains du docteur se sont rapprochées de la gorge de Charles et, enfin, elles ont réussi à saisir la gorge. Puis elles se sont enroulées autour de la gorge de Charles, et puis elles ont serré. Le docteur a serré lentement, de plus en plus fort. La figure de Charles est devenue toute rouge. Il a fait une grimace horrible. Il ne veut pas demander grâce. Puis j'ai vu une larme de colère sortir de son œil. Le docteur a serré encore plus fort. Charles a demandé grâce.

Le docteur l'a lâché. Ils se sont relevés. Ils se sont rhabillés. Charles a dit :

— Y a rien à faire, avec vous. Vous êtes plus fort que moi.

Il garde la tête baissée. Il a honte. Puis le docteur lui a donné à boire. Charles a relevé la tête. Il a dit :

— Vous savez pas ? Après les jumeaux, Philippe. Cette andouille

est tombé du toit. On l'a enterré. C'est pas marrant, ça ?

— Qu'est-ce qu'il faisait sur le toit ?

— Ça s'est passé pendant la nuit. Il est somnambule. Il se lève tout endormi et il marche, n'importe où. C'était fatal, ça devait arriver.

Le docteur a dit :

— Il ne se lèvera plus la nuit.

Charles a dit :

— Y a des chances !

Le docteur a demandé :

— Et Clémence ?

— Quoi, Clémence ?

— Tu lui en veux toujours ?

— Sûr ! J'oublie rien, moi.

Le docteur lui a fait finir la bouteille. Puis il a pris son argent, et il a mis deux billets devant Charles.

Charles a dit :

— J'en veux cinq.

Le docteur a dit :

— Non.

— Si.

Le docteur a mis un autre billet devant Charles. Charles a fait non avec la tête.

Le docteur a mis un autre billet devant Charles. Charles a fait non avec la tête.

Le docteur a mis un autre billet devant Charles. Charles a dit :

— Ça va.

Il a empoché les billets. Le docteur a rentré son trésor, puis il a dit :

— On est toujours sans nouvelles de ton frère Ernest ?

— Toujours rien. Oh ! vous savez pas ? Y paraît que maman a un autre enfant qu'elle cache. Il s'appelle Alfred.

— Quoi ?

Le docteur s'est levé tout debout. Ses yeux lançaient des lueurs. J'ai cru qu'il allait casser la table avec ses mains.

Charles a dit :

— Qu'est-ce qu'il vous prend ?

Le docteur s'est calmé. Il s'est assis et a dit :

— Raconte. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Comment le sais-tu ?

— Eh bien, plusieurs fois, la nuit, en rôdant dans les couloirs, j'ai entendu papa qui voulait entrer chez maman, parce qu'ils font chambre à part. Et chaque fois, papa a dit à travers la porte qu'il voulait voir son petit Alfred. Maman ne veut pas. Elle lui répond qu'il est caché, et que personne ne le verra.

— Pourquoi le cache-t-elle ?

— Elle dit qu'elle a peur que la Bête le prenne. Complètement cinglée, la vieille ! Et l'autre jour, j'ai demandé à maman si c'était vrai qu'elle avait un enfant caché. Elle s'est mise en colère, j'ai cru qu'elle allait me battre. Mais elle n'a rien dit.

— Quel âge a-t-il, Alfred ?

— Je ne sais pas.

— Écoute, si tu découvres l'endroit où elle le cache, je te donnerai cinq billets.

Charles a sifflé puis a dit :

— Je chercherai. Ça vous intéresse ?

— J'aime à connaître les secrets des gens.

— J'ai déjà fouillé la chambre de maman pendant le jour. J'ai regardé partout, j'ai rien trouvé.

— Pendant le jour, elle ne le laisse peut-être pas dans la chambre. Vas-y pendant la nuit. Tu pourras entrer ?

— Elle ferme à clef. Mais je peux passer par la fenêtre. Elle la laisse toujours entrouverte, rapport à l'air frais, parce qu'elle respire mal sans air. J'irai cette nuit si vous voulez.

— Oui, cette nuit. N'oublie pas.

— Je n'oublie rien.

Après ça, Charles a demandé de nouveau à boire. Mais le docteur a refusé, parce que s'il boit trop, il ne pourra pas aller dans la chambre de maman.

Le docteur s'est levé et il a conduit Charles à la porte du jardin. Il a dit :

— À bientôt.

Charles a dit :

— O. K. !

Puis il est revenu au château.

*

* *

Il a grimpé à sa corde mais n'est pas monté sur son balcon. Il a suivi la corniche, qui est étroite. Il a les bras en l'air, contre le mur. Il a peur de tomber. Il va lentement. Il est arrivé comme ça jusqu'à la fenêtre de maman. Il a glissé sa main dans la fente des volets, a défait sans bruit l'espagnolette. Il a poussé les volets. Ensuite, il a enlevé ses souliers et a grimpé au balcon. Il est entré dans la chambre. J'ai regardé ce qu'il faisait. Il a fouillé partout pendant une heure. Maman a gémé en dormant. Charles est vite parti. Il est revenu dans sa chambre et a retiré sa corde. Il a dit :

— Maman se fout de papa. Y a pas plus d'Alfred dans la chambre

de maman que sur le bout de mon nez. Mais j'ai pas perdu ma soirée. J'ai trouvé sous la commode, dans la fente du mur, la broche en or que maman avait égarée. Zut ! j'ai oublié de mettre les billets du docteur dans le puits. Je les mettrai demain avec la broche. Je commence à avoir un joli magot.

Puis il s'est couché et s'est endormi en souriant. Il a souri en dormant toute la nuit.

Il a oublié d'éteindre la lampe.

CHAPITRE XIV

Ce matin, maman était très malade. Clémence a dit que le téléphone était détraqué. Elle a dit qu'elle irait à la ville chercher le docteur pour soigner maman. Elle n'a pas voulu prendre l'auto. Elle est montée à cheval. Je ne l'ai pas suivie, parce que le cheval allait trop vite.

Charles aussi est parti, à bicyclette. Je ne sais pas où il est allé. Il a roulé vite.

*

* *

Le cheval de Clémence est revenu tout seul dans l'après-midi. Le docteur est venu. Il a soigné maman. Il a dit que Clémence était passée chez lui pour lui dire de venir au château. Papa et maman sont très inquiets. Papa est parti en auto avec le chauffeur pour voir si Clémence n'était pas tombée sur le talus de la route.

*

* *

Vers le soir, des hommes de la campagne ont ramené Clémence sur un brancard. Ils ont dit que Clémence était tombée de son cheval dans un ravin de la montagne, en revenant de la ville. Ils ont dit qu'elle avait pris un raccourci, sur un petit chemin de chèvres dangereux. Ils ont dit qu'une grosse pierre s'était détachée du bord du sentier, que le cheval s'était retenu sur la pente avec ses pattes de devant, et que Clémence avait dû être précipitée par-dessus le cheval dans le vide. Elle a du sang à la tête, dans les cheveux et sur le front.

*

* *

Le docteur de la ville est revenu, dans la nuit. Il a examiné Clémence. Il a dit qu'elle avait une fracture du crâne.

*
* *

On a mis Clémence dans le salon, avec des cierges.

*
* *

On a mis Clémence dans une caisse. Le docteur Lefort a regardé de loin avec ses lunettes. On a porté Clémence au cimetière. Papa et Charles ont suivi le cercueil. On a mis Clémence dans la chapelle, avec des fleurs blanches.

*
* *

Maman crie et sanglote. Papa est à genoux devant son lit. Il embrasse la main de maman. Il pleure.

CHAPITRE XV

Pendant la nuit, Charles est allé voir M. Lefort. Il lui a dit que Clémence avait trouvé la mort dans le ravin. Le docteur s'est frotté les mains.

Charles a demandé à boire. Le docteur a dit :

— Tout à l'heure.

Puis il a dit :

— Parle-moi un peu de tes parents.

Charles a dit :

— Papa est une nouille ; maman est une toquée.

M. Lefort est allé chercher son argent, puis il a compté beaucoup de billets et il les a mis devant Charles sur la table. Charles a fait non avec la tête.

M. Lefort a compté d'autres billets et il les a mis devant Charles. Il a fait deux tas avec les billets. Charles a fait non de la tête.

M. Lefort a ajouté encore d'autres billets sur chaque tas. Il y en avait deux gros tas. Il a dit :

— Je n'en mettrai pas davantage. Un tas pour papa, un tas pour maman.

Charles a dit :

— Ça va.

Puis il est devenu tout rouge. J'ai cru que sa tête allait éclater. Il a pris les billets et il les a jetés à la tête du docteur. Il a crié :

— Gardez votre sale argent ! Faites votre sale besogne vous-même.

Le docteur s'est dressé. Charles aussi. Le docteur a contourné la table. Charles est passé de l'autre côté. Puis ils ont tourné en rond autour de la table.

Le docteur a renversé la table. Charles est tombé. Le docteur s'est jeté sur lui. Il l'a pris à la gorge. Il veut l'étrangler. Charles s'est contorsionné. Le docteur a poussé un cri. Il a lâché la gorge de Charles.

Charles s'est levé. Il tenait à la main un objet plein de sang. Le docteur se tenait la poitrine avec ses mains. Sa chemise est rouge. Il a dit :

— Avec quoi m'as-tu fait ça ?

— C'est un grattoir que j'ai pris dans le bureau de mon père. J'ai

bien fait de me méfier de vous.

Le docteur a pris un revolver dans un tiroir. Il a dit :

— Ah ! tu y passeras !

Charles a dit :

— J'ai enlevé les balles un jour que vous étiez allé chercher de l'eau au ruisseau.

Le docteur a jeté l'arme. Charles l'a ramassée vivement. Ses yeux lançaient des lueurs. Il a dit :

— C'était une blague. Vous avez marché. Et maintenant, c'est moi qui commande.

Il a brandi l'arme. Il l'a braquée dans la direction du docteur et a dit :

— Donnez-moi le pèze. Je veux *tout*, vous entendez ? Je veux tout le magot. À ce prix, je vous laisse la vie et je ferme mon bec.

— Prends-le. Il est par terre.

— Mon œil. Vous attendez que je me baisse pour... Obéissez, mon vieux !

Le docteur s'est baissé. Il a ramassé tous les billets et il les a tendus à Charles.

Charles a ordonné :

— Relevez la table. Mettez le fric sur la table.

M. Lefort a obéi.

— Reculez-vous.

Le docteur a fait deux pas en arrière.

Charles a pris les billets et il les a mis dans ses poches. Il a les poches du veston et du pantalon pleines de billets. Il a tout pris. Il n'a rien laissé. Puis il a dit :

— Vous êtes un fou échappé d'un asile, hein ?

Le docteur n'a pas répondu. Charles a dit :

— Vous avez cru que j'allais tuer mon père et ma mère pour de l'argent, hein ?

Le docteur a répondu :

— Je voulais surtout t'étudier. Si tu savais comme je t'ai étudié !

— Je m'en fous. Si vous avez cru que j'allais zigouiller mon père et ma mère pour de l'argent, vous vous êtes mis le doigt dans l'œil jusqu'au coude. Mes parents, je les défendrais jusqu'à la mort si on les attaquait. Et vous avez cru que j'avais tué mes frangins et ma frangine pour de l'argent, parce que j'avais dit que je voulais les étrangler ? Je dis comme ça que j'étranglerai tout le monde quand je me fous en rogne. Je gueule, je gueule, mais je suis pas un assassin, moi ! Ils sont morts par accident, ou si on les a tués, j'y suis pour rien. C'est pas vous, des fois, qui avez volé mon habit de singe et mon masque de bête que j'avais cachés dans la grotte du parc ? Je vous donne jusqu'à demain pour débarrasser le pays. Si vous n'êtes pas parti à l'aube, je

vous canarde. Après, je vous foutrai dans un trou dans la terre de votre jardin. Ni vu ni connu. J'hésiterai pas.

Le docteur a dit :

— Tu ne peux rien contre moi.

— C'est ce que nous verrons. Mais c'est pas tout ça. Moi aussi, je vous ai étudié. Quand j'ai lutté avec vous, c'était pour essayer de vous enlever les trucs que vous avez sur la tête et sur la figure. Vous m'avez empêché de le faire. Faites-le vous-même, maintenant. Enlevez votre perruque, votre barbe, votre machin sur l'œil, votre faux nez, vos lunettes et tout le bazar, que je voie comment vous êtes fait au naturel.

M. Lefort a dit :

— Si je t'obéis, tu le regretteras.

Charles a crié :

— Nom de Dieu !

Il a tiré en l'air avec le revolver. Ça a fait un grand bruit. J'ai eu peur.

Le docteur a dit :

— Ah ! tu veux voir mon *vrai* visage ! Regarde.

Le docteur a enlevé sa perruque, sa barbe, ses lunettes, son étoffe sur l'œil, son nez, et sa *peau du visage*.

Charles a ouvert des yeux très grands. Il a mis ses mains devant ses yeux. Puis il a tourné le dos. Il s'est enfui en hurlant. Il a couru dehors à toute vitesse. Moi aussi, j'ai couru. Je l'ai suivi.

Il a dévalé la colline.

Il est entré dans le parc. Il a caché son argent dans la boîte. La boîte est pleine. Il a eu du mal pour la fermer. Enfin il a réussi. Puis il est allé se coucher en claquant des dents. Moi aussi, je claque des dents.

*

* *

J'ai laissé Charles dormir, et je suis allé voir ce que faisait le docteur Lefort. Il a remis sa perruque, sa barbe, son nez et ses lunettes. Il est assis à sa table. Il a allumé une autre bougie. Il écrit sur des feuilles. Il trempe la plume dans l'encrier sans s'arrêter.

Il a écrit toute la nuit.

CHAPITRE XVI

Aujourd'hui, papa a dit à maman :

— Il paraît qu'Ernest rôde dans les environs. Le facteur l'a vu sur la route : Ernest s'est caché dans un fourré dès qu'il a reconnu le facteur. Il paraît qu'il est maigre, plein de poussière ; on dirait un vagabond. Il est même entré chez nous : Mélanie, en allant au poulailler de bon matin, l'a aperçu en train de gober des œufs frais pondus. On croit qu'il se cache dans le parc. Le jardinier l'a vu près de la grotte.

Maman a crié :

— Mais qu'il vienne ! Qu'il vienne ! Qu'on lui dise que son grand-père est mort. Qu'on lui donne à manger ! Qu'il vienne m'embrasser ! Qu'on le cherche ! Qu'on le cherche !

Papa a dit :

— Je vais donner des ordres.

Maman a dit :

— Je ne comprends pas que je sois obligée de le dire !

Papa est sorti.

Maman a fait :

— Oh ! mon Dieu ! Oh ! mon Dieu !

Elle a pleuré beaucoup.

*

* *

On a cherché Ernest toute la journée dans le parc. Papa et les domestiques ont fouillé dans tout le parc. On ne l'a pas trouvé.

*

* *

Pendant la nuit, je suis allé au fond du parc pour voir si je verrais Ernest dans la grotte.

Il y était. Il dormait. Puis il s'est réveillé ; il s'est levé. J'ai vu son lit : c'était une jonchée d'herbe sèche et de mousse posée sur la roche. Il s'est retourné, a regardé son lit et a dit :

— Les salauds ! Ils dorment dans des draps, sur des matelas ; ils

m'obligent à coucher sur la dure, avec les araignées, dans une antre de bête fauve. Je les...

Il a arrondi ses mains comme s'il étreignait une gorge.

Il a dit :

— Ils y passeront tous !

Ses yeux sont devenus méchants. Il m'a fait peur. Puis il est sorti de la grotte et il a marché sous les arbres. Il s'est arrêté, il a gonflé sa poitrine, et il a poussé un hurlement de bête. J'ai eu peur.

Ensuite, il s'est de nouveau remis en marche, et il est arrivé près du puits.

Charles y était. Il avait sorti sa boîte de sa cachette et il comptait ses billets. Ernest s'est caché derrière un arbre.

Charles a dit :

— Le beau magot ! Le beau magot ! De quoi faire la fête pendant vingt ans. Je vais m'enfuir. Je voyagerai. Je ferai le tour de la terre. Je boirai du champagne dans les restaurants chics. Je me payerai des poules de luxe.

La tête d'Ernest dépasse du tronc de l'arbre. Il écoute et il regarde. La lune brille.

Charles a encore parlé tout seul. Il a dit :

— Je vais partir tout de suite... Non, demain. Il faut que j'embrasse maman avant de partir. Mais je lui dirai rien. Elle chialerait, ferait du raffut.

Il a remis sa boîte dans le mur du puits, puis il est parti en sifflotant.

Ernest est allé au puits. Il a enlevé la pierre et il a attrapé la boîte.

Charles s'est retourné. Il a vu Ernest. Il est revenu en courant. Il a crié :

— Voleur ! Voleur ! Lâche ça !

Ernest a mis la boîte derrière son dos. Il ne veut pas la rendre. Charles a bondi en l'air. Il a pris Ernest à la taille et il l'a renversé par terre. Il s'est couché sur lui et il l'a pris à la gorge. Charles a crié :

— Rends ça, rends ça ou je t'étrangle !

Ernest a dit :

— Je peux pas. J'ai le bras coincé sous le dos.

Charles a lâché Ernest. Il s'est relevé. Ernest s'est relevé aussi et il a jeté la boîte dans le puits. Charles a crié :

— Salaud !

Ernest s'est enfui. Charles a pris dans sa poche le revolver de M. Lefort, et il a tiré deux fois sur Ernest. Je n'ai pas entendu le bruit des balles : il n'y a plus de balles.

Charles est allé chercher une gaule au hangar des outils. Il a attaché avec une ficelle une fourche recourbée à la gaule, puis il est revenu au puits et il a essayé de pêcher sa boîte. Il a essayé pendant

longtemps, sans pouvoir la prendre. Il a dit :

— Y a au moins trois mètres de flotte. Le salaud ! Le salaud ! J'y descendrai avec une échelle. Je l'étranglerai. Essayons encore.

Il a encore essayé d'attraper la boîte avec la fourche. Il se penche beaucoup par-dessus le puits.

ALORS, J'AI VU LA BÊTE ! Elle sortait de derrière un arbre. Elle s'est avancée, elle s'est glissée doucement jusqu'à Charles.

Les pieds de Charles étaient en l'air, parce qu'il se penchait beaucoup sur le puits.

La Bête s'est baissée, elle a attrapé Charles par les chevilles, et elle a soulevé Charles. Elle a soulevé en l'air les jambes de Charles.

Charles a crié :

— Non, pas ça ! Non, pas ça ! Ernest ! Ernest !... Ne fais pas ça !

Tout le corps de Charles a disparu dans le puits, puis les jambes ont disparu, puis les pieds.

La Bête a lâché Charles. Je me suis penché sur le puits. Charles tombe. Il tombe beaucoup ! Il est dans l'eau. Il remue. Il s'accroche avec ses mains à la gaule. La Bête s'est penchée et a tiré vivement la gaule. Charles nage. Il s'accroche avec ses ongles aux parois du puits. Sa tête ruisselle. Ses mains glissent. Il s'enfonce. Je ne vois plus sa tête. L'eau remue.

*

* *

L'eau ne bouge plus. La Bête est partie. Elle a emporté la gaule avec la fourche.

*

* *

Charles est resté dans le puits toute la nuit.

CHAPITRE XVII

Charles n'est pas descendu pour le déjeuner de midi. Papa a dit à François d'aller le chercher dans sa chambre. Il n'était pas dans sa chambre. Papa a déjeuné tout seul dans la salle à manger. Maman est couchée.

Dans l'après-midi, on a cherché Charles. On ne l'a pas trouvé. Sa bicyclette était au garage. Maman a demandé :

— Qu'est-ce qui se passe ?

Papa a répondu :

— On n'a pas vu Charles de tout le jour.

Maman s'est tordu les mains. Papa lui a dit qu'il ne fallait pas se faire de souci, parce que Charles savait se débrouiller tout seul. Il a dit que plusieurs fois déjà il s'était absenté sans permission pour aller à la ville à une séance de cinéma ou à un match de football. Il a dit qu'il reviendrait avant la nuit.

*

* *

Pendant la nuit, je suis allé voir ce que faisait Ernest. Il est sorti de la grotte. Il a marché jusqu'au puits. Il s'est penché. Il a regardé longtemps dans le puits.

Ensuite, il est allé chercher une longue échelle. Il a mis l'échelle dans le puits. Il est descendu dans le puits le long de l'échelle. Il a plongé dans l'eau. L'eau a bougé. Puis sa tête a reparu. Il a attrapé avec une main le barreau de l'échelle. Il tient la boîte avec l'autre main. Il a remonté le long de l'échelle. Il est sorti du puits, a laissé l'échelle dans le puits. Il est revenu dans la grotte, s'est assis dans son lit d'herbe. Il a ouvert la boîte, a compté les billets. Il a dit :

— Mazette ! Je me demande où il avait dégotté tout ça !

Il a refermé la boîte et l'a mise dans sa poche. Puis il a dit :

— On va fêter ça avant de partir.

Il est allé au fond de la grotte, a pris dans un trou du rocher cinq bouteilles de vin. Il a cassé le goulot d'une bouteille contre une pierre, puis il a bu à la régolade. Il a bu, sans s'arrêter, toute la bouteille. Puis il a chanté :

— À moi les maîtresses, les folles ivresses ! À moi les plaisirs !

Ensuite il a dit :

— Il ne faut pas en laisser perdre une. Vous passerez toutes par mon gosier, mes mignonnes !

Il a bu toutes les cinq bouteilles l'une après l'autre.

À CE MOMENT, J'AI VU LA BÊTE.

Elle s'est avancée jusqu'à la grotte. Elle a regardé dans la grotte. Elle a attaché une corde à une branche horizontale d'un arbre : elle a lancé l'extrémité de la corde par-dessus la branche, puis elle a fait un nœud coulant et a fait passer la corde dans le nœud. Elle a tiré. La corde est restée nouée à la branche. Puis elle a fait un autre nœud au bout de la corde, et a laissé le nœud bien ouvert : il pend en l'air.

Puis la Bête est revenue dans la grotte. Elle a attrapé Ernest par la taille. Elle l'a soulevé dans ses bras. Ernest n'a pas bougé ; il ne s'est pas réveillé.

La Bête a emporté Ernest jusqu'à l'arbre. Elle a fait passer la tête d'Ernest dans le nœud coulant, jusqu'au cou. Elle tenait Ernest par la taille.

Puis elle a lâché la taille d'Ernest. Ernest est tombé. La corde l'a retenu. Elle s'est nouée autour de son cou. Il est pendu ! Ernest a bougé un peu, puis il n'a plus bougé. Ses yeux sont restés ouverts : ils sont grands. Sa langue est sortie de sa bouche : elle est longue.

La Bête a pris la boîte dans la poche d'Ernest, puis elle est partie.

Ernest est resté pendu toute la nuit.

*

* *

C'est papa qui a vu Charles au fond du puits. Il a dit que l'échelle qui dépassait du puits avait attiré son attention. Et il a trouvé un morceau du veston de Charles accroché à une aspérité du mur du puits, en haut sur la margelle. Il y avait un bouton à l'étoffe.

On a tiré Charles du puits. Papa a dit que Charles était tombé dans le puits en descendant par l'échelle pour aller chercher un jouet qu'il avait laissé tomber dans le puits.

*

* *

Joseph a trouvé Ernest pendu à un arbre. Papa a dit qu'Ernest s'était suicidé parce qu'il n'avait pas d'argent.

*

* *

On a mis Charles et Ernest sur deux lits dans le grand salon, avec des cierges.

Aujourd'hui, on a mis Charles et Ernest dans des caisses et on les a portés au cimetière. On les a déposés dans la petite maison en forme de chapelle. Papa a suivi la voiture noire. Il était tout seul.

CHAPITRE XVIII

Maman ne crie plus. M^{me} Berthe a enfoncé une aiguille dans son bras. Elle dort. La veilleuse électrique éclaire la chambre. Papa rôde partout dans la chambre. Il regarde dans la penderie, dans le cabinet de toilette, dans les armoires, sous les meubles. Il cherche partout. Il cherche Alfred.

*

* *

Maman s'est réveillée. Elle a dit à papa :

— Va-t'en !

Papa a dit :

— Anna, je t'en supplie, laisse-moi rester ici pour veiller sur toi.

Maman a dit :

— Va-t'en. Je veux rester seule.

— Tu veux que je t'envoie l'infirmière ?

— Non.

— Anna, pourquoi me chasses-tu de ta chambre, de ton lit, depuis tant de nuits ?

Maman n'a rien répondu. Elle a pleuré longtemps.

Papa a dit :

— Je vais m'en aller, puisque ma présence t'est odieuse.

Il a fait un pas vers la porte. Maman a dit :

— Ne te couche pas tout de suite, Paul. Dans une heure ou deux, je t'enverrai quelqu'un. La personne que je t'enverrai te transmettra un message.

Papa est resté immobile ; il a l'air très étonné.

Il a dit :

— Un message ? Quel est ce mystère ?

— Ne me pose pas de questions. Va. Promets-moi d'aller dans ton bureau et d'attendre. Lis un livre. Surtout, ne t'endors pas, *ne t'endors pas*. Tu promets ?

— Entendu, je promets. Mais tout ceci est bien étrange.

Il a secoué la tête. Il est sorti, a refermé doucement la porte. J'ai entendu son pas dans l'escalier. Il va dans son bureau, au rez-de-

chaussée.

Au bout d'un moment, maman a sonné avec la poire du lit. Rose, la femme de chambre, est entrée. Maman a dit :

— Allez me chercher un prêtre, Rose. J'ai une déclaration à faire avant de mourir.

— Mourir, Madame ? Un prêtre, Madame ? À cette heure-ci ? La ville est loin. Tout le monde dort.

— Un prêtre, un docteur, un notaire, n'importe qui. J'ai besoin d'un homme instruit, en qui je puisse avoir confiance. On ne peut pas se déranger pour une femme qui va mourir ?

Rose a réfléchi un instant, puis elle a dit :

— Il y a un docteur qui habite tout près d'ici, Madame. Il a loué la maisonnette qu'on voit du château, de l'autre côté du parc, sur la colline. Il est venu passer des vacances. Il s'appelle le docteur Lefort.

— Comment savez-vous tout cela ?

— C'est l'agent immobilier qui l'a dit dans le pays. Les nouvelles courent vite. Voulez-vous que j'envoie François, Madame ?

— Oui, envoyez François. Dites-lui qu'il prenne la voiture pour ramener le docteur. Éveillez le chauffeur.

— Bien, Madame.

*

* *

Rose est sortie. Maman s'est levée. Elle a allumé le lustre du plafond. Elle a peigné ses cheveux, puis elle s'est recouchée.

*

* *

Pendant qu'on préparait l'auto, je suis allé voir ce que faisait le docteur Lefort.

Il était dans son bureau. Il a mis sur la table une poupée-homme et une poupée-femme. Il a tracé avec de la craie un carré autour de la poupée-homme, et un cercle autour de la poupée-femme. Puis il a écrit sur la table. Il a dit en écrivant :

— $X Y Z + Y - Z...$

Il a rempli la table de signes. Il a dit :

— Non, ça ne donne rien.

Il a effacé tous les signes. Il a crié :

— Où le cache-t-elle ? Où le cache-t-elle ?

Puis il a dit :

— Nous allons employer les grands moyens.

Il est allé dans sa cuisine. Il a rapporté un bol rempli d'un liquide

rouge ; on dirait du sang. Il a prononcé des mots bizarres :

— Par Hécate, par le feu, par le sang ! Azrachiel, viens à mon secours ! Montre-moi où elle le cache ! Guide ma main !

Il a puisé une goutte de sang dans le bol avec une petite cuillère, il a levé la cuillère en l'air au-dessus de la table, puis il a mis sa main gauche sur son œil.

Un éclair a jailli, et j'ai vu un démon horrible paraître dans l'air. J'ai eu peur.

Le démon a agrippé le poignet du docteur qui tient la cuillère, et il lui a penché la main en la déplaçant. La goutte a coulé. Je n'ai pas pu voir où elle tombait, parce que le docteur s'est penché brusquement sur la table. Le démon a disparu.

Le docteur a crié :

— Hourrah ! La goutte est tombée sur la cachette. Maintenant, nous pouvons agir !

Il a pris la poupée-homme. Il lui a tordu le cou, l'a déchiquetée avec ses dents et l'a jetée.

Ensuite, il a tordu le cou de la poupée-femme et il l'a jetée sans la déchiqueter.

Puis il a ouvert le tiroir de la table. Il a pris dans le tiroir une poupée-bébé et a crié :

— Le voilà ! Le voilà ! Viens ici, mon mignon, que je t'étrangle, que je te dévore ! Comment osais-tu te cacher ?

Il a assis la poupée-bébé sur la table. Il a dit :

— Ah ! tu te caches ? Ah ! tu te caches ? Tu vas voir !

Il s'est reculé loin de la table. Il est monté sur une chaise, s'est penché en avant et a rugi :

— Ha, ha, ha !

Trois fois, d'un air féroce. Il a frétillé quelques instants avec tout son corps. Puis il a pris son élan et a fait en l'air un bond énorme. Il a atterri devant la table. Ses mains se sont abattues sur la poupée. Il l'a attrapée, lui a tordu le cou avec rage, l'a déchiquetée avec ses dents et il a avalé les morceaux.

Puis il a crié :

— Voilà ! Voilà ! C'est comme ça que ça se passera. Ce soir, oui, ce soir, à l'instant même. Lui et lui, les deux derniers. Et elle aussi, à tant faire. Après, ce sera fini.

Il a renversé la table et tous les meubles. Il est allé dans sa chambre, a jeté en l'air ses draps de lit et tout ce qu'il y avait dans ses placards et dans l'armoire. Il est allé dans sa cuisine, a fait tomber tous les paquets qui étaient sur les étagères. Il a pris dans sa grande malle une mallette, puis il a dit :

— Déguisons-nous.

Il a ouvert la mallette.

*
* *

À ce moment, la sonnette de la porte du jardin a retenti. Le docteur s'est immobilisé. La sonnette a retenti de nouveau. Le docteur a refermé sa mallette.

Il est allé dans son bureau, a ouvert la fenêtre et a crié :

— Qui est là ? Que me veut-on ?

François a répondu :

— C'est pour un cas d'extrême urgence, monsieur le docteur. C'est la maîtresse du château qui est très malade.

*
* *

Le docteur est resté un long moment sans répondre. Ses yeux brillent dans l'ombre comme du feu. Il est immobile à la fenêtre ; on dirait une statue en pierre.

Enfin il a parlé. Il a dit :

— Attendez-moi un instant.

Il a refermé la fenêtre. Il a parlé tout seul. Il a dit :

— Est-ce le Ciel ou l'Enfer qui déblaie la voie devant moi ?

Il a mis une cravate, a peigné sa perruque, s'est lavé les mains. Il a brossé ses souliers, a mis son chapeau et a pris sa trousse. Il a mis la trousse dans sa mallette.

Ensuite, il est allé dans son bureau. Il a remis la table sur ses pieds. Il a ramassé par terre ses feuilles écrites, les a rassemblées, en a fait un paquet qu'il a serré avec une ficelle, et il a placé le paquet sur la table, bien au milieu. Il n'y a que ce paquet sur la table.

Il est revenu dans sa cuisine, a pris dans sa malle une corde. Il a noué la corde aux deux bouts en faisant un nœud coulissant. Il est monté sur une chaise, a accroché la corde à un clou du plafond. La corde pend. Il a dit à la corde :

— Attends-moi.

Puis il a empoigné sa valise. Il a soufflé sa bougie et il est sorti sans fermer sa porte.

Il s'est approché de la porte du jardin, et a dit à François :

— Je suis en congé. En principe, je ne traite pas. Mais entre voisins... Est-ce grave ?

— Je ne sais pas, monsieur. Madame est très nerveuse. J'ai cru comprendre que Madame avait une communication à vous faire.

— Une communication ? De quel ordre ?

— Je ne sais pas, monsieur.

— Allons.

*

* *

Il est monté dans l'automobile. J'ai couru derrière l'auto. Nous avons traversé le parc et sommes arrivés devant le château. Henri a ouvert la portière. Il tient sa casquette à la main. François conduit le docteur.

*

* *

Nous avons gravi le perron. Nous sommes entrés dans la chambre de maman. Le docteur a enlevé son chapeau. Il a sa barbe, ses lunettes noires, sa perruque et son étoffe sur l'œil.

Il a dit à voix basse :

— Que désirez-vous de moi, madame ?

Maman a dit :

— Pourquoi parlez-vous à voix basse ?

— J'ai une extinction des cordes vocales consécutive à une maladie du larynx.

Maman a dit :

— Je croyais que les médecins n'étaient jamais malades.

— Vous plaisantez, madame ?

— Je n'en ai guère envie. Asseyez-vous, monsieur le curé.

— Je suis docteur, madame.

— Excusez-moi. C'est parce que j'ai une confession à vous faire. Voici ce dont il s'agit.

Maman s'est recueillie un instant. Elle a les yeux fermés. Le docteur est resté debout. Maman a ouvert les yeux. Elle a dit, sans regarder le docteur :

— Encore toute jeune mariée, il y a de cela bien bien longtemps, j'ai commis... une faute. Je me suis enfuie avec un homme, abandonnant mon mari. Que dites-vous de cela, docteur ?

— Ce sont des choses qui arrivent. Pourquoi me dites-vous cela, madame ?

— Mon amant est mort de maladie. Je suis revenue au foyer conjugal. Mon mari m'a reprise. C'est un brave homme, il m'a pardonnée. En vingt-quatre ans, je lui ai donné plusieurs enfants, tous de lui.

— Oui, madame.

— Je disais qu'il m'avait pardonnée. Cependant, au fond de son cœur, ou plutôt au fond de son cerveau, est restée vivante une

étincelle de rancune, de haine, qui n'a jamais pu s'éteindre. Cette étincelle dort pendant le jour ; ou plutôt, elle couve. La nuit, quand il dort, elle se réveille, elle propage l'incendie à tout le cerveau.

— Que me dites-vous là, madame ? Je ne comprends pas.

— Mon mari se lève la nuit, à son *insu*. Il est somnambule. Mon petit Philippe, qui est tombé du toit, était somnambule lui aussi ; il avait hérité de ce don dangereux. Donc, mon mari se lève la nuit. Mais ce n'est plus mon mari. C'est un *monstre* endormi qui croit que je continue à le tromper, et qui est persuadé que les enfants que je lui ai donnés ne sont pas de lui.

— Comment le savez-vous, madame ?

— Il gratte à ma porte, il gémit. Il veut entrer dans ma chambre. Je m'enferme à clef. Je ne lui ouvre jamais. J'ai trop peur. J'ai cru longtemps que celui qui grattait, c'était son secrétaire, qui avait une figure de squelette, et qui m'aimait. Mon mari choisissait ses secrétaires laids, parce que le premier, qui était jeune et beau, était celui-là précisément avec qui je me suis enfuie.

« Une nuit, j'ai eu le courage d'ouvrir ma porte. J'ai vu mon mari revêtu du manteau de son secrétaire défunt. Ses mains, tendues en avant, étaient arrondies, à demi ouvertes, comme pour étrangler quelqu'un. Ses yeux m'ont fait peur. Ils ne me voyaient pas. Ils regardaient à travers moi, dans la direction de mon lit. Il a dit : “Anna, veux-tu me dire de *qui* sont tes enfants ? Sinon...” Je me suis enfermée en hurlant.

— Continuez, madame.

Maman a attendu un moment, puis elle a dit :

— Il faut maintenant que je vous parle de mes enfants. Vous savez ce qu'ils sont devenus ?

— Hélas, madame !

— Vous le saviez ?... Mais oui, tout le monde sait cela. La Terre entière le sait ! L'Univers le sait !... Tous morts, l'un après l'autre, par accident.

Maman s'est arrêtée de parler. Elle a fermé les yeux, puis elle a parlé sans les ouvrir. Elle a dit :

— Je suis *la Mère des Sept Douleurs* !... Par ordre chronologique... mais que m'importe l'ordre chronologique, à moi ? Voici l'ordre par âge : Ernest, l'aîné, trouvé pendu à un arbre ; Clémence, tombée de son cheval dans un ravin ; Charles, tombé dans un puits ; Pierre et Jacques, les jumeaux, noyés dans l'étang ; enfin Philippe, tombé du toit.

Le docteur a dit :

— Cela ne fait que six, madame.

Maman a ouvert les yeux.

— L'année dernière, j'ai perdu mon petit Octave ; il avait cinq ans ;

c'était un petit garçon joli comme un ange, aux yeux bleus, aux boucles dorées ; intelligent, mais étourdi.

« Un jour maudit, dans les champs qui nous appartiennent, il a mis la main dans une machine broyeuse ; le bras a suivi jusqu'à l'épaule. Un mélange affreux d'os et de sang ! Il a beaucoup souffert. On l'a bien soigné. Il est mort... Pourquoi ne fut-ce pas mon bras qui fut broyé dans cette machine ?

Maman a pleuré. Puis elle a dit :

— Vous comprendrez tout à l'heure, docteur, pourquoi je n'ai pas compté celui-là dans ma liste, bien qu'il fasse partie de mes sept douleurs... Donc, en laissant Octave de côté, six enfants morts l'un après l'autre, en l'espace de quelques semaines. Croyez-vous que Dieu ait voulu cela ?

— Les voies de Dieu sont impénétrables, madame.

— Très bien, monsieur l'abbé.

— Je suis docteur, madame.

— Vous parlez comme un prêtre.

— Veuillez continuer, madame.

— Non, Dieu n'a pas pu vouloir la mort de mes six enfants. Donc, laissons Dieu de côté. Faisons comme s'il n'existait pas. Reste le Hasard. C'est un dieu puissant, mais aveugle. Le Hasard, privé d'yeux et d'intelligence, n'a pas pu vouloir, le Hasard n'a pas pu arriver à faire que les six enfants d'une mère meurent coup sur coup.

— Permettez-moi une comparaison profane, madame. Au jeu de la roulette, qui se joue dans les villes d'eau, la couleur noire ou la couleur rouge peuvent sortir plus de six fois de suite.

— Il s'agit d'une pauvre bille dont les possibilités sont restreintes à un choix sur deux. Mais parmi les millions et les millions d'enfants disséminés sur le globe, comment le Hasard, qui doit être partout à la fois, a-t-il pu distinguer, choisir, prendre, l'un après l'autre, en un si court espace de temps, dans ce coin perdu de la Terre, mes malheureux enfants ? Si seulement ils s'étaient trouvés tous à la fois dans la même barque, et que le Hasard ait fait chavirer la barque, je comprendrais. Mais cet acharnement... Non, le Hasard n'a pas voulu, le Hasard n'a pas pu faire cela.

— Mais alors, madame ?

— Alors, mes enfants n'ont pas péri par hasard, ils ne se sont pas noyés par hasard, ils ne sont pas tombés par hasard, ils ne se sont pas pendus par hasard...

— Parlez, madame.

— Je vous dis que mes enfants ont été ASSASSINÉS !

— Que dites-vous là, madame ?

— Et je sais *qui* est l'assassin.

Le docteur a reculé d'un pas.

— Vous le savez ?

— Oui.

— Qui ?

— Mon mari.

Le docteur s'est rapproché du lit.

— Votre mari, madame ?

— Il les a tués *sans le savoir*, dans son sommeil.

— Mais comment se peut-il ?

— Vous ne comprenez pas ? Quand il dort, quand il se lève endormi, une personnalité seconde s'empare de lui. Il devient une Bête féroce qui se promène. Dans cet état second, il jouit sans doute d'une énergie physique, d'une fermeté de caractère, d'une ingéniosité dans l'exécution, qui lui font défaut à l'état de veille. Vous remarquerez qu'il s'est gardé de les étrangler. Il les a pris par surprise. Aucune trace de violence. Le docteur de la ville a à chaque fois délivré le permis d'inhumer.

— C'est épouvantable. Qu'avez-vous résolu, madame ?

— Attendez. J'ai autre chose à vous dire. J'ai un huitième enfant, vivant.

— Vraiment, madame ?

— Je l'ai caché quand j'ai compris... Une cachette sûre. Mon mari connaît l'existence de cet enfant, mais il ne l'a jamais vu. Et comment aurait-il pu le voir ? Souvent, il m'a suppliée de le lui faire voir. J'ai toujours refusé. La nuit, il le cherche. Mais celui-là, il ne me le prendra pas.

— Vous l'avez mis en nourrice, à l'étranger ?

Maman a poussé un éclat de rire.

— Il est ici en ce moment, dans cette chambre. Quelquefois, il va dehors, il se promène. Partout il reste caché. Vous pouvez fouiller le château, le parc, la Terre entière. Vous ne le trouverez pas. Ah ! il est bien caché !

Maman a appuyé la tête sur l'oreiller. Elle respire fort. Le docteur a dit :

— Qu'attendez-vous de moi, madame ?

— Ceci : allez trouver mon mari. Faites-lui comprendre... Dites-lui la vérité, en le ménageant. Dites-lui qu'il a une maladie. Qu'il se soigne. Qu'il aille voir des médecins. Vous êtes médecin, n'est-ce pas ?

— Je ne suis pas spécialisé dans la psychiatrie.

— Qu'il aille voir des sommités psychiatriques. Mais surtout, qu'il s'éloigne. Moi, il peut m'étrangler : je le bénirai. Mais mon dernier enfant, non, je ne veux pas. Je ne veux pas. Dites-lui que personne ne le trahira. Vous me garantissez le secret professionnel ?

— Oui, madame. Pas professionnel : le secret tout court.

— Dites-lui qu'on ne le mettra pas en prison. Dites-lui qu'il s'en

aille libre, tranquille. Dites-lui qu'il s'en aille de l'autre côté de la Terre. Dites-lui qu'il a *assez tué comme ça* ! C'est un être faible, mais intelligent. Il comprendra. Il s'en ira. Allez le lui dire. Vous voulez bien, docteur ?

Le docteur est resté un moment sans répondre. Puis il a dit :

— Durant ma longue vie, madame, j'ai été chargé de missions bien étranges ; mais celle-ci dépasse en étrangeté toutes les autres. Néanmoins, je l'accomplirai.

— Allez-y tout de suite. On vous conduira.

Maman a sonné. Rose est entrée.

— Rose, conduisez le docteur dans le bureau de Monsieur.

Le docteur est sorti avec Rose. Maman a fermé les yeux.

Puis j'ai entendu des pas lourds dans le couloir. Les pas sont passés devant la porte de la chambre, puis se sont éloignés. Ensuite, ils sont revenus ; ils sont repassés devant la porte. Maman a sonné. Rose est entrée. Maman a dit :

— Qui marche dans le couloir ?

— Je ne sais pas, Madame... Il n'y a personne.

— Mais tenez, écoutez. Vous entendez ? Regardez donc ce que c'est.

Rose est allée regarder dans le couloir. Puis elle est revenue.

— Il n'y a personne, Madame.

Elle est toute rouge ; elle baisse les yeux.

Maman s'est mise en colère.

— Que sont ces mystères ? Vous mentez ! Dites-moi la vérité, ou je vous chasse !

Rose a dit :

— C'est un inspecteur de police, Madame.

Maman a ouvert ses yeux tout grands.

— Inspecteur de police ?

— Oui, Madame. Il y en a un autre qui veille devant le château, et un autre qui se promène dans le parc.

— Mais pourquoi ? *Qui* les a convoqués ?

— C'est Monsieur, Madame.

— Mon mari ?

— Oui, Madame. C'est à cause des enfants morts. Il croit qu'on les a tués. Il craint pour la vie de Madame. Tout le personnel est au courant. Monsieur nous avait demandé le secret. Ne me trahissez pas, Madame.

— C'est bien. Laissez-moi.

Rose est sortie. Maman a parlé toute seule. Elle a dit :

— Ceci dépasse tout, dépasse tout !

Puis elle a fermé les yeux. Elle respire fort.

Ensuite, rien ne s'est passé. Alors, je suis allé en bas pour savoir ce

que disaient le docteur et papa. Ils étaient dans le bureau de papa. Le docteur disait :

— Je suis docteur psychiatre. Je *sais* ce que je dis : vous êtes *incurable*. Vous *recommencerez toujours*.

La figure de papa était blanche. Papa a dit :

— Dans ces conditions, je sais ce qu'il me reste à faire.

Il a ouvert un tiroir. Il a pris un revolver. Il a regardé fixement le docteur. Le docteur a fait « OUI » avec la tête.

Puis le docteur est parti.

Dans le couloir, il a dit à voix basse :

— La chair de ma chair !

Sa bouche souriait. Il montre les dents. Et de ses yeux tombaient de grosses larmes.

Il est arrivé devant la porte de maman. Il a frappé. Maman a dit :

— Entrez.

Le docteur est entré.

— Alors ?

— Il a dit qu'il ferait le nécessaire. Il range ses papiers. Il se prépare à partir.

— Comment a-t-il pris cela ?

— Il a pleuré, mais il est calme, maintenant. Tout ira bien, madame.

— Je vous remercie. Combien vous dois-je ?

— Vous n'avez pas fait appel au docteur, madame. Un médecin perçoit des honoraires pour les soins qu'il donne. Je vous ai servie en tant que voisin. Quand il y a un incendie quelque part, tout le monde accourt pour aider.

Puis il a dit :

— Permettez-moi de me retirer.

Maman a sonné. Le docteur a ouvert la porte et il est sorti. Rose est entrée.

— Rose, reconduisez le docteur.

— Où est-il, Madame ?

— Il était là il y a un moment. Vous le trouverez dans le couloir. Courez vite.

Au bout d'un moment, Rose est revenue.

— Je n'ai vu personne, Madame.

— Eh bien, il a ouvert la porte tout seul. Si vous vous pressiez quand je sonne !

— Je suis venue tout de suite, Madame.

— Laissez-moi.

Rose est sortie. Puis un coup de feu sec a retenti. Maman a crié :

— Mon Dieu ! Il s'est suicidé.

Maman a les yeux fermés. On dirait qu'elle dort.

Alors la porte, doucement, s'est ouverte, ET LA BÊTE EST ENTRÉE.
Elle a fermé la porte à clef.

Elle s'est approchée du lit. Elle a avancé la main vers la gorge de maman. Maman a ouvert les yeux. Elle a crié. Elle a sauté du lit. La Bête a marché sur le lit pour rejoindre maman.

Maman a crié :

— Au secours ! Au secours !

Elle est tombée dans le coin de la chambre, près de la coiffeuse. La Bête s'est penchée sur elle. Elle a avancé ses mains vers la gorge de maman.

Maman a crié de nouveau :

— Au secours ! Au secours !

Quelqu'un a fracassé la porte. C'est une porte à double battant. Un homme est entré. Ce doit être l'inspecteur de police. Il a porté un sifflet à sa bouche. J'ai entendu un son strident.

L'inspecteur a fait un grand saut par-dessus le lit. Il est tombé sur la Bête. La Bête a lâché la gorge de maman. L'homme et la Bête se battent ; ils roulent sur le tapis. Un autre inspecteur est entré. Il se précipite. Les deux hommes luttent contre la Bête.

Puis le troisième inspecteur est arrivé. Il s'est mêlé à la lutte. La Bête les secoue en tous sens.

Enfin les hommes maîtrisent la Bête. On lui met des menottes.

— Nous le tenons, chef !

Maman s'est remise sur son lit en tremblant.

L'un des hommes a enlevé le masque de la Bête. Maman a crié :

— Mais c'est le docteur Lefort !

Le chef a dit aux inspecteurs :

— Enlevez-lui son costume de carnaval et tous ces trucs qu'il a sur la tête et sur la figure.

Les inspecteurs lui ont arraché son habit de singe, sa perruque, ses lunettes, sa barbe, son carré d'étoffe sur l'œil, son nez et sa peau du visage.

Maman a crié :

— Mais c'est GRAND-PÈRE ! C'est mon beau-père !

Elle s'est levée sur le lit toute droite.

Le chef a dit :

— Voici l'homme, madame, qui a tué vos six enfants. Nous le soupçonnions, d'ailleurs. Mais il fallait le prendre sur le fait.

Maman a crié :

— C'est un *mort* !... Je vous dis qu'il est mo-o-ort... Nous l'avons trouvé pendu. Nous l'avons enterré. Regardez, mais regardez cette figure de cada-a-avre !

— Ne vous en faites pas, madame. Il est bien vivant, même s'il est mort. Il a fallu nous y mettre à trois pour le réduire à l'impuissance.

Maman a demandé à grand-père :

— Êtes-vous ressuscité ?

Grand-père n'a pas répondu.

Le chef a dit :

— On attend que tu parles. C'est toi qui les as zigouillés, hein ?
Allons, avoue.

Grand-père a dit :

— Oui, c'est moi. C'est moi qui ai noyé Pierre et Jacques dans l'étang. C'est moi qui ai jeté Philippe du toit. C'est moi qui ai fait peur au cheval et qui ai précipité Clémence dans le ravin. C'est moi qui ai pendu Ernest ivre mort. C'est moi qui ai poussé mon fils à se suicider en lui faisant croire qu'il était incurable. C'est moi. C'est moi !

Maman a crié :

— Mais alors, j'ai assassiné mon mari !

Elle s'est laissé tomber sur le lit et n'a plus bougé. Grand-père a parlé de nouveau. Il a dit :

— Et maintenant, je dois parfaire ma tâche. Cet Alfred qui se cache, le dernier de tous... J'ai deviné où se trouve sa cachette. *Je l'aurai, malgré vous tous.* Je l'étranglerai, dussé-je aller le chercher jusque dans... Alors je pourrai rentrer dans ma tombe. Je pourrai enfin dormir éternellement. « Dormir, rêver, peut-être ¹. »

Le chef a dit :

— Pas tant de laïus !

Il a ordonné aux inspecteurs :

— Faites-le asseoir dans le fauteuil.

Quand grand-père a répondu :

— Allez dans mon bureau, ici au château. Vous presserez sur un bouton placé au bas du panneau, à droite de la bibliothèque. Le panneau s'ouvrira. Vous trouverez dans la case quelques feuillets qui contiennent ma confession, et que j'ai rédigée de mon *vivant*. Vous trouverez ensuite mes « Impressions de Mort » sur la table de mon bureau, dans la maisonnette de la colline. Ainsi, vous saurez tout.

Le chef a dit :

— Martin, allez chercher le premier document. Mortier, allez chercher l'autre. Grouillez-vous. Moi, je le surveille.

Les deux inspecteurs sont partis. Le chef est resté debout près de la porte, revolver au poing.

Puis Martin est revenu, et un peu plus tard, Mortier. Il a couru ; il est essoufflé. Il a dit :

— Y a une pagaille, là-bas ! Et j'ai vu dans la cuisine une corde accrochée au plafond avec un nœud coulant.

Le chef a dit :

— Pour quoi faire, la corde ?

Grand-père a dit :

— C'est pour me reprendre.

Les deux inspecteurs ont donné au chef chacun une liasse de feuillets.

— Voici, chef.

— C'est bon. Je vais lire ça dans le hall. Gardez-le à vue.

Maman a crié :

— Non, non, restez ici. Lisez à haute voix. Je veux savoir pourquoi un grand-père a tué ses petits-enfants. J'ai le droit de savoir.

— Vos nerfs, madame...

— Ne vous occupez pas de mes nerfs. Je deviendrai folle *après*. Ou je mourrai. Pour l'instant, lisez, lisez !

— Soit !

Martin a dit :

— Chef, l'autre, là-bas, dans la chambre ?

— Il s'est fait sauter la cervelle. Inutile de s'occuper de lui pour l'instant.

Le chef s'est assis sur une chaise. Martin est debout devant lui. Il tourne le dos à grand-père. Mortier a le dos contre la porte. Il regarde le chef. Le chef a dit :

— Voyons, commençons par le premier document.

La lecture commence. J'écoute ce qu'on lit.

Tout le monde écoute.

CHAPITRE XIX

Ceci est ma confession. Vous tous qui me lirez, avant de me juger, avant de me condamner, sachez qu'on m'a fait une greffe, une greffe, UNE GREFFE !...

(Un jour, j'ai rêvé qu'un savant avait greffé ma cervelle dans un corps de singe. Plût au ciel qu'on m'eût fait cette greffe-là : c'eût été le Paradis, à côté de la greffe qu'on m'a faite !)

*

* *

Ça s'est passé le jour où M. Thierry Cueille est venu me demander la main de ma petite-fille Clémence. Je la lui ai refusée, parce que, dans sa jeunesse, il avait volé.

La nuit tombée, M. Cueille est revenu. Je l'ai reçu dans mon bureau. Je lui ai demandé ce qu'il voulait.

*

* *

Il m'a demandé si j'avais jamais entendu parler d'un homme appelé Lazare Holt. J'ai répondu négativement.

Alors, il m'a montré des coupures de journaux vieux de soixante ans. J'ai lu les coupures...

J'ai appris que Lazare Holt était un riche banquier qui avait fait scandale à l'époque quand la police avait découvert qu'il étranglait des passants la nuit, au bois de Boulogne.

L'enquête avait mis en lumière l'ascendance de ce monstrueux individu. Le bisaïeul était un ouvrier ivrogne qui avait étranglé, dans une crise d'éthylisme, sa femme et ses trois enfants.

L'aïeul suivait les foires, les fêtes foraines. Surpris la main dans la caisse d'un forain, il étrangla toute la famille de cinq personnes. Dénoncé par un témoin, il fut jugé et exécuté.

Son fils (le père de Lazare) fut un escroc de haut vol et un escroc heureux, dans ce sens qu'il sut édifier une fortune considérable en marge de la loi, impunément. Rien de saillant dans sa vie, sauf que, devenu vieillard,

il viola et tua une petite fille dans un bois et fut condamné. Il laissait un fils, Lazare...

Lazare sut faire prospérer la fortune paternelle. Ce fut le vrai monstre de la famille, car il sut revêtir d'une façade honnête sa vie de stupre. Il se fit banquier et prospéra... jusqu'au jour où l'on découvrit qu'il menait une double vie depuis quarante ans, pendant lesquels il avait étranglé, pour le plaisir de la chose et non fortuitement, vingt-cinq personnes. Du moins, c'est le nombre qu'il avoua...

L'une des coupures reproduisait le portrait en pied de Lazare : un homme bâti en hercule, aux mains puissantes, à la figure de brute.

Je rendis à M. Cueille les coupures. Je demandai :

— Où voulez-vous en venir ?

— Vous allez voir. Mon arrière-grand-père, Henri Cueille, était valet de chambre chez Lazare Holt, le banquier.

« Un valet de chambre est un confident. Il sait rapidement tout ce qui se passe chez son maître.

« Ce valet, mon bisaïeul, introduisait souvent chez le banquier une jeune femme à l'air triste et malheureux, que Lazare faisait chanter, parce qu'il avait surpris chez cette femme un secret honteux qui aurait pu la perdre. Il avait fait d'elle sa maîtresse. Elle le haïssait, mais subissait sa loi.

« Or cette femme, pour soulager son âme, écrivait chez elle une sorte de journal sous forme de lettres adressées à une amie imaginaire ; et dans ces lettres, elle décrivait le martyre que lui faisait subir son bourreau.

« Un jour, dans un accès de folie passagère, elle brava Lazare. Elle lui révéla l'existence des lettres et le menaça de faire lire ces lettres à son propre mari, qui le provoquerait en duel.

« Lazare calma la pauvre femme et exigea qu'elle lui remît ces lettres compromettantes. Elle y consentit et les rapporta le lendemain, dans un paquet ficelé. Lazare était absent. Ce fut le valet qui les reçut. Il promit de les remettre à son maître.

« Lazare n'eut jamais ces lettres en sa possession, car, à ce moment même, il était arrêté et emprisonné, et, un peu plus tard, exécuté. De retour chez elle, la femme se suicida.

« Quand Lazare fut exécuté, son valet, mon bisaïeul, prit connaissance des missives compromettantes. Il décida de conserver par-devers lui ces lettres dangereuses. Il ne les montra jamais à personne. Honnête, il ne s'en servit jamais pour faire chanter quiconque.

« Il se contenta de les transmettre, comme un document curieux, à son fils, qui les légua à son fils, et c'est ainsi que ces lettres sont tombées entre mes mains, par voie d'héritage.

« J'ai apporté avec moi ces feuilles jaunies, mais encore lisibles. Elles sont là, dans cette petite boîte, dans ma mallette. Plusieurs d'entre elles parlent de l'enfant de cette femme, nommé Albert, dont son mari croyait être le père, mais qui était en réalité le fils de Lazare. Les lettres sont très

explicités à ce sujet, et ne laissent aucun doute sur la filiation adultérine de cet enfant.

« Vous comprendrez tout, quand je vous aurai révélé que le mari s'appelait M. Ade, et le fils, Albert Ade.

En entendant cette horrible révélation, j'ai crié :

— Non, pas ça !... Non, pas ça !

Mais déjà, je comprenais que c'était vrai. On n'invente pas des choses pareilles !...

M. Cueille a ouvert la porte en disant :

— Lisez, lisez les lettres, monsieur Albert Ade ! Vous verrez qu'on peut être un saint, tout en descendant d'une lignée de bandits !

Il est parti, APRÈS AVOIR GREFFÉ, DANS MON CORPS, DANS MON ÂME, cette monstrueuse ascendance !

Dieu !...

*

* *

J'ai lu les lettres. J'ai tout vérifié. Les preuves étaient là, dans ces feuilles diaboliques. Les dates, les noms, tout coïncidait. Impossible de douter !

J'ai crié, hurlé ! Le sang a envahi mon cerveau. Je suis tombé, comme une masse...

*

* *

Je me suis réveillé de ma syncope. J'étais couché, dans ma chambre. Des docteurs m'entouraient. Mon fils se penchait sur moi. Je l'ai regardé avec une sorte de terreur. On m'a soigné...

Je suis sorti de là affaibli, diminué. J'étais une loque. Toutes mes forces physiques avaient disparu. Je pouvais marcher, en m'appuyant sur deux cannes. Mon petit-fils Charles me donnait des gifles. Ma vie était devenue un enfer...

*

* *

Toujours sans cesse, sans répit, cette idée lancinante, qui me perçait le crâne avec son bec, comme un corbeau avide :

« JE SUIS LE FILS DE LAZARE ! MON FILS, MES PETITS-ENFANTS, SONT LES DESCENDANTS DE LAZARE, DE L'ÉTRANGLEUR ! »

Mon orgueil saignait. Une voix criait à mes oreilles :

— Tue-les. Supprime-les tous. Ensuite, tu te suicideras. Débarrasse la

Terre de la descendance de Lazare.

Une autre voix criait :

— Au nom de quoi les supprimerais-tu, puisque tu es toi-même le fils de l'étrangleur ? Tu devrais te réjouir de ta descendance.

La première voix reprenait :

— Je suis ta sainteté. Ouvre enfin les yeux. Regarde ta famille. Ne vois-tu pas que tu as donné naissance à des monstres ? Ton fils, cet avorton sans énergie, incapable de gagner sa vie. Ernest, le buveur, le cambrieleur. Clémence, la cruelle au cœur sec. Charles, qui boit en cachette, Charles au cou de taureau, aux mains d'étrangleur. Charles qui est le vivant portrait de Lazare. Les jumeaux, idiots et mal bâtis. Philippe le somnambule. Ils finiront en prison, sur l'échafaud, à l'hôpital, dans une maison de fous. Ils boiront, ils tueront, ils seront malades. Aie pitié d'eux. Songe surtout aux enfants qu'ils engendreront, aux centaines de monstres qui naîtront d'eux. Protège la Société contre leur contagion. Tue-les, au nom de l'humanité future.

Je ricanais :

— Je devrais être un monstre moi-même.

— Tu es un monstre. Rappelle-toi les luttes surhumaines qu'il t'a fallu livrer pour t'élever vers le Bien ; tes mauvais instincts sans cesse renaissants contre lesquels tu continues à te battre. Regarde tes mains d'assassin, qui souvent « ont rêvé » de se nouer autour d'une gorge absente. Rappelle-toi tes nuits d'insomnie, tes tentations infernales. Rappelle-toi, rappelle-toi. N'abdique pas. Supprime-toi. Mais tue-les avant, car eux n'auront sans doute pas ta force de caractère. N'accepte pas d'être, n'accepte pas qu'ils soient les fils de Lazare. Réponds à l'ukase du sort par le « NON POSSUMUS » de ta volonté outragée.

L'autre voix reprenait :

— Je suis ton ignominie. Résigne-toi. Tous les saints ont eu des tentations. N'essaie pas de t'élever contre les décrets de la Providence. La vie est plus forte que toi. Elle sait faire sortir un bien d'un mal. Ne prévois pas l'avenir de si loin. Tes descendants se fondront dans la masse. La race les brassera dans son sein fécond, où leur nocivité s'éteindra. Vis, laisse-les vivre, au nom de la simple humanité.

*

* *

Ainsi, j'étais ballotté entre la sainteté et l'abdication. Et, chose étrange, c'était la sainteté qui me poussait au carnage. Elle avait un allié puissant dans les portraits de mes pseudo-ancêtres qui ornaient les murs de mon bureau...

Quand je faiblissais, il me suffisait de regarder ces portraits pour qu'une rage me prît, une envie de tuer... Cent fois je faillis détruire ces portraits,

mais j'eus la force de les laisser là ; leur regard était un vitriol qui me brûlait ; leur présence, un cauchemar qui me hantait ; leur sainteté, une croix d'opprobre sur laquelle j'étais cloué.

*

* *

La première voix l'emporta. Je décidai de mettre mes « mains d'assassin » au service de la bonne cause, dans une orgie de meurtres et de vengeance.

Je choisis une nuit entre les nuits. Je montai l'escalier qui conduit aux chambres, sans mes cannes, les mains tendues comme des griffes, l'âme bandée comme un arc... Je tombai dans l'escalier. Je ne pus pas me relever. Je restai là, à sangloter, tout bas, toute la nuit. Je remis à une autre nuit.

Hélas ! mes forces déclinaient de plus en plus. Ma volonté se faisait débile. Je remettais sans cesse au lendemain l'exécution de mes plans sanguinaires. Ainsi les jours se tramaient. Je finis par comprendre que je ne pourrais jamais me décider à agir. Je voulais, je ne voulais pas. Et surtout, je ne pouvais pas. Toute ma vie d'honnête homme se révoltait contre moi, malgré moi. Et mes mains d'étrangleur étaient devenues incapables d'étrangler une mouche. Je souffrais les tourments de l'enfer...

*

* *

Un jour, dans ma bibliothèque, je parcourus un manuscrit ancien que M. Khan, le secrétaire défunt de mon fils, m'avait prêté.

Cet ouvrage traitait de sciences occultes et de magie.

Je lus cette phrase, qui m'ouvrit des horizons insoupçonnés :

« Les morts sont plus puissants et plus cruels que les vivants. Plus logiques aussi. Ils poursuivent leur but inexorablement. »

Je méditai longuement cette phrase, qui fit renaître l'espoir dans mon âme...

Je continuai ma lecture avec passion. À un autre endroit, l'ouvrage révélait une incantation cabalistique capable de ressusciter les morts, ainsi que les noms des démons qu'il fallait invoquer... Je poussai un cri de victoire...

*

* *

Voilà. Ma confession est terminée. Maintenant, je vais agir. Assez discuté, assez parlé. Je vais enfin faire quelque chose. C'est pour ce soir.

C'est pour cette nuit.

Je suis dans mon bureau. J'ai relu la formule. Je l'ai apprise par cœur.

J'ai tout préparé. Hier, j'ai mis en lieu sûr, hors du château, un déguisement, de l'argent. Je me suis procuré une corde.

Tout à l'heure, je me pendrai au grenier. Quand je sentirai la vie s'enfuir de mon corps, je prononcerai la formule magique. Je ferai les incantations. Les puissances des ténèbres m'obéiront. Elles me donneront une nouvelle vie : la vie de la mort.

Au bout de quelques jours, mon corps sortira du tombeau, non pas un fantôme de corps, mais un corps solide, en chair et en os, mon propre corps en fait, mais doué de vertus particulières : celle entre autres de se transformer à volonté en « énergie pure », de disparaître et de se translater à un autre endroit, de passer à travers les objets, etc. Un corps immortel, que je devrai détruire à son tour quand j'aurai accompli ma tâche...

Cette tâche, je sais maintenant que je l'accomplirai. Les morts sont plus cruels que les vivants.

Bientôt, je vais naître. En sortant du cimetière, j'irai à ma cachette. Je me déguiserai et me rendrai à la ville. J'achèterai tous objets utiles. J'irai chez l'agent immobilier que je connais. C'est à lui qu'appartient cette maisonnette sise sur cette colline arrondie comme un sein, d'où l'on a une vue plongeante sur le château. Je la louerai. Je m'installerai là, tout près de chez nous.

Ensuite, j'agirai comme agissent les morts : Inexorablement.

Quand tout sera fini, quand j'aurai détruit la descendance de Lazare, je me pendrai de nouveau. Puis je retournerai dans ma tombe...

*

* *

Voilà. J'ai fini. J'ai tout dit. Vous tous qui me lirez, avant de me juger, avant de me condamner, souvenez-vous qu'on m'a fait une greffe, une greffe, UNE GREFFE !

*

* *

Le chef des inspecteurs s'est arrêté de lire. Il a dit :

— Tout ça, c'est bien beau. Mais ça ne me dit pas comment il a procédé pour commettre ses crimes : sa technique. En ma qualité d'homme de police, c'est ça qui m'intéresse, surtout venant d'un mort. Voyons le deuxième document. Il a dit que c'étaient ses « Impressions de Mort ». Peut-être trouverons-nous là quelque chose d'intéressant.

Il a défilé le paquet de feuilles que Mortier a trouvé dans la maisonnette. Il a feuilleté le paquet. Il a dit :

— Qu'avons-nous là ? Un gribouillis indéchiffrable. Des traits, des zigzags, des ronds, des éclaboussures d'encre, des coups de plume qui ont troué le papier, pas un mot lisible. Si c'est comme ça qu'écrivent les morts...

CHAPITRE XX

Tout à coup, un des policiers s'est écrié :

— Tiens ! Il n'est plus là !

Les autres se sont dressés. Grand-père avait disparu ! Il n'était plus assis dans le fauteuil.

— Il a profité de ce que notre attention était détournée pour...

— Oh ! voyez ! Les menottes sont là par terre, près du fauteuil. Il a réussi à les enlever.

— Ça, c'est formidable !

— Oh ! voyez, au pied du lit : ce sont ses vêtements. Il s'est déshabillé !

— Mais enfin, où s'est-il fourré ?

— Cherchons.

Un homme a ouvert l'armoire. Il n'y était pas. On l'a cherché dans l'autre armoire, dans la penderie, dans le cabinet de toilette, sous le lit, derrière les meubles, partout. On n'a pas pu le trouver.

— Enfin, c'est extraordinaire. Voyons, Mortier, vous ne l'avez pas laissé passer par la porte ?

— Voyons, chef, la porte s'ouvre en dedans, et j'ai eu le dos appuyé tout le temps contre la porte.

— Mais enfin, il ne s'est pas volatilisé ! Il n'est nulle part dans cette chambre. La fenêtre est fermée à l'espagnolette. Le rideau de la cheminée est baissé, et il y a devant un banc de velours qui n'a pas été déplacé. Une souris n'aurait pu s'enfuir. Il n'est pas sorti d'ici. Je vous dis que c'est impossible. Ab-so-lu-ment im-pos-sible !

— Ces vieux châteaux ont des passages secrets. À mon avis, il est sorti, d'une façon ou d'une autre. Allons le chercher dehors, avant qu'il soit hors d'atteinte.

— C'est bon. Venez avec moi, Mortier. Vous, restez dans la chambre, revolver au poing.

Le chef est sorti avec Mortier, et Martin est resté dans la chambre.

Au bout d'un moment, maman a crié :

— Au secours ! LA BÊTE A TROUVÉ LA CACHETTE ! La cachette bouge ! La Bête a déchiré la cachette avec ses griffes ! Elle est entrée dans la cachette ! Regardez, regardez, la Bête est en train d'étrangler mon petit ! Tout est consommé ! La Bête a tué Alfred ! Au secours ! Au

secours !

L'inspecteur a dit :

— Elle est devenue complètement folle. Je vais chercher de l'aide.

Il est sorti. Je suis resté avec maman pour voir si la Bête sortirait de la cachette. Je n'ai rien vu. Je n'ai vu que maman qui se contorsionnait en poussant des cris.

Puis l'inspecteur est revenu avec M^{me} Berthe, l'infirmière-accoucheuse. L'inspecteur est resté dehors. M^{me} Berthe a dit :

— Il était temps que j'arrive !

Elle s'est approchée du lit, et elle a tiré *hors de maman* quelque chose. J'ai vu sortir une tête, des épaules, des bras, des jambes. M^{me} Berthe a soulevé le corps en l'air par les aisselles : il est tout nu. Elle a dit :

— C'est un garçon, Madame.

Je comprends tout : *maman avait caché Alfred dans son ventre !*

L'accoucheuse a posé Alfred sur le lit. Elle a dit :

— Pauvre petit ! Il est mort. Il a le cou tordu. On dirait qu'on l'a étranglé !

*

* *

Maman dort. Elle a l'air heureuse. L'infirmière lui a fermé les yeux.

Je ne vois pas grand-père. Je ne sais pas où il est allé. Je crois qu'il est revenu au cimetière.

FIN

1) Shakespeare (*Hamlet*). ↵